

AMIR ET FLORA ou les amants de la tulipe

Durée approximative : 300 minutes

17 Personnages principaux

Synopsis

Une fleur mystérieuse dont le bulbe peut valoir le prix d'un Rembrandt, aiguise les appétits et les passions dans les maisons bourgeoises et les auberges d'Haarlem ou d'Amsterdam au temps du Siècle d'or. Le coup de foudre entre Flora, fille unique du célèbre Docteur Tulp, bourgmestre d'Amsterdam, et Amir, l'ambassadeur extraordinaire de la Sublime Porte, défie les convenances. Yohann Pietersz, orphelin recueilli par le Docteur Tulp, convoite sa cousine Flora et sa dot. Les retrouvailles douloureuses de Jeanne d'Artois et de Carolus Van der Eijck, précepteurs de Flora et d'Amir, content un amour trahi pour la gloire de la Compagnie des Indes orientales, fleuron des Provinces-Unies. Histoires d'amours contrariés au temps de la Tulipomania, chaque personnage devra affronter sa destinée.

Décor

Une auberge, un salon bourgeois, un jardin, des bureaux de la compagnie des Indes, La bourse d'Amsterdam

Costumes

D'ÉPOQUE XVII^esiècle AMSTERDAM

Yvan PUYBAREAU

AMIR ET FLORA

OU

LES AMANTS DE LA TULIPE

Déjà publiés chez **EDILIVRE**

GONZALO GUERRERO OU LE CONQUISTADOR RENEGAT, 2014, *pièce en vers*,
Prix des Arts Littéraires 2014.

HYPATHIE OU LA ROSE D'ALEXANDRIE, 2017, *pièce en vers.*

LE ROI-CHAMAN ET AUTRES NOUVELLES, 2023, *recueil de nouvelles.*

AVERTISSEMENT DE L'AUTEUR

L'histoire suivante condensée ici sur une année, est inspirée d'évènements liés au commerce de la tulipe qui frappèrent les Provinces-Unies entre 1633 et 1637. La Tulipomania devint le symbole de la spéculation menant jusqu'au krach final. Connue depuis la fin du XVI^e siècle en Europe, l'engouement de la tulipe devint considérable à partir des années 1620.

*La pièce n'a aucune prétention historique. Le seul personnage historique ci-présent est le *Docteur Tulp. La visite d'une ambassade turque est une pure invention et il n'y eût pas de coup d'état à Topkapi en 1637.*

Le lecteur scrupuleux pardonnera à l'auteur certains anachronismes volontaires, comme la dénomination de Topkapi, qui ne devint usuelle qu'au XIX^e siècle, ou la présence d'un café turc à Amsterdam quelques décennies avant son implantation. Il pardonnera d'autant mieux la présence involontaire, s'il y a lieu, d'autres anachronismes qui auraient échappé à l'auteur.

Les nombreuses citations sont toutes, à une ou deux exceptions près, antérieures ou contemporaines. La part belle est faite aux poètes persans et aux contes des Mille et une Nuits. Pour l'auteur, peu importe quel personnage de la pièce y fait allusion. L'important ne réside t-il pas dans la beauté de ces textes éclairant une situation donnée ? Aussi, pour son propre confort, le lecteur avisé poursuivra sa lecture sans se référer systématiquement aux notes en fin d'ouvrage spécifiant le nom de l'auteur et de son œuvre.

Quant aux nombreuses didascalies émaillant le texte, elles ne sont là qu'à titre indicatif pour éclairer le lecteur. Un éventuel metteur en scène serait à bon droit d'en tenir compte, ou pas...Dont acte !

LISTE DES PERSONNAGES

ADRIENS : Meunier d'Haarlem.

AMIR : Neveu et Ambassadeur plénipotentiaire du Sultan de la Sublime Porte.

CAPITAINE MEHMET : Chef des Janissaires accompagnant Amir en Europe.

CORNELIUS : Tavernier et aubergiste de *l'Auberge de La Vieille Poule* à Haarlem.

CUPIDUS : Courtier à la bourse d'Amsterdam.

DOCTEUR TULP : Nicolaes Tulp, docteur, bourgmestre d'Amsterdam, tuteur de Pietersz.

FLORA : Fille de Nicolaes Tulp.

FRIDA : Servante et fille de joie à l'auberge de La Vieille Poule.

HANS et HENK : Anciens marins de la Compagnie des Indes Orientales.

JEANNE D'ARTOIS : Dame de compagnie et préceptrice de Flora.

RIJKENS : Grand capitaine de la Compagnie des Indes et armateur.

SELIM : Eunuque du Harem de Topkapi, serviteur d'Amir.

VAN DER EIJCK Carolus : Botaniste, précepteur d'Amir.

VAN DER WOUTER : Maître Blanchisseur d'Haarlem et horticulteur.

VAN HORN : Un des *dix-sept Messieurs*, Directeur de la Maison des Indes Orientales d'Amsterdam.

YOHANN PIETERSZ : Commis à la Maison des Indes Orientales, cousin de Flora.

Divers personnages : négociants, un apothicaire, badauds, clients d'auberge, filles de joie, marins, greffier, artiste-peintre, militaires, serviteurs...

ACTE I SCENE 1

MAISON DE LA COMPAGNIE DES INDES ORIENTALES, AMSTERDAM

UN GREFFIER, PIETERSZ, VAN HORN, RIJKENS, DES DEBARDEURS, DOCTEUR TULP

La scène se passe dans un grand bureau de la Maison de la Compagnie des Indes Orientales à Amsterdam jouxtant un entrepôt. D'une grande fenêtre, on aperçoit le port tout proche avec une forêt de mâts des bateaux en rade. De grandes peintures marines, des bêtes empaillées ainsi qu'une grande carte des océans ornent les murs. De nombreux rouleaux de feuilles et des livres de compte encombrant les deux tables qui se trouvent dans le même coin de la scène. A l'opposé, des sacs de jute et divers colis attendent d'être enregistrés. La scène débute avec deux personnages : un jeune homme assis derrière un bureau tenant une plume à la main et bayant aux corneilles écoute distraitement son supérieur hiérarchique achevant l'inventaire des marchandises de l'autre côté de la scène.

LE GREFFIER : — Et un dernier sac qui donne cinq cents livres de café du Levant. Est-ce bien noté monsieur Pietersz ?

PIETERSZ : — Sy fait monsieur le greffier, sy fait !

LE GREFFIER : — Encore une longue veillée dans une auberge mal famée je suppose jeune homme ? A jouer aux cartes en buvant de la bière et en fumant du mauvais tabac ? Votre tunique sent le tabac froid. Ce n'est pas là bonnes manières pour un commis de la Compagnie des Indes Orientales d'Amsterdam, je vous l'ai déjà dit Pietersz ! Mais vous n'en faites qu'à votre tête, une fois de plus. Ne croyez pas que monsieur le directeur Van Horn qui eût la bonté de vous accueillir dans cette illustre maison pour complaire à votre respecté tuteur ait une patience infinie envers vos frasques et vos bourdes répétées...

Il finit sa tirade en passant derrière Pietersz tout en jetant un œil sévère sur le registre où celui-ci écrit.

LE GREFFIER : — Cinq cents livres Pietersz, pas six cents ! Ce n'est plus un livre de comptes, c'est un ramassis de ratures ! Pauvres de nous !

Un brouhaha précède l'entrée de deux personnages conversant aimablement. Le Directeur Van Horn est suivi par le Commandeur Rijkens tenant dans ses mains des cartes maritimes enroulées. Van Horn au greffier :

VAN HORN : — Veuillez ranger les cartes maritimes du Commandeur Rijkens dans la salle des Atlas, voulez-vous Maertens ?

LE GREFFIER : — Tout de suite monsieur le directeur !

Il s'empresse auprès du Commandeur avec déférence et sort de la pièce précipitamment avec les cartes sous le bras. Deux débardeurs entrent côté opposé chargés chacun d'un gros sac sur leur dos.

RIJKENS (*s'adressant aux marins*) : — Déposez les là.

L'un d'eux lâche précipitamment sa charge. Le sac s'entrouvre et quelques grains de poivre se répandent au sol.

RIJKENS : — Maladroit ! Traiter ainsi si bonne marchandise ; tu mériterais que je retienne quelques stuivers sur ta solde, matelot ! Hum ! Toutes les cales des trois navires sont vides n'est-ce pas matelots ?

Tête baissée, l'air humble, l'un opine de la tête, l'autre dit : — Oui m'sieur !

RIJKENS : — Bien, hem ! Eh bien allez maintenant ! Attendez !

Il leur lance une pièce que l'un d'eux attrape.

RIJKENS : — Un florin pour vous permettre de ripailler dans une taverne de notre bonne ville d'Amsterdam, vous l'avez bien mérité, moussaillons !

Les débardeurs sortent contents, en saluant bien bas.

LES DEBARDEURS (*d'une même voix*) : — Mille grâce Commandeur !

Ils sortent.

VAN HORN : — Sous votre air bourru d'homme des mers se reconnaît bien là l'homme de cœur mon cher Rijkens !

RIJKENS : — Bah ! Que voulez-vous cher Directeur, en bon capitaine je connais bien mes hommes voilà tout ! Ces deux là sont parmi les plus anciens de mes équipages, et par ma foi, l'armateur que je suis devenu ne peut occulter toute ces années à naviguer sur les sept mers ! Cette passion me vint à la fin du siècle dernier, je m'en souviens comme si c'était hier, quand tout jeune enfant, j'assistai à l'arrivée triomphante de Van Neck à la tête de sa flotte, de retour de sa première expédition à Java et aux Indes, les cales remplies d'épices à ras-bord !

VAN HORN : — Six cent mille livres de poivre, deux cent cinquante mille livres de clous de girofle, vingt mille livres de noix de muscade...

RIJKENS : — En homme d'action qui ne peut rester assis derrière son bureau toute la journée, voilà pourquoi j'ai tenu une fois encore à accompagner ma flotte, certes pour une courte durée, quatre mois à peine, tout juste le temps de faire une course au Levant et d'en revenir chargé d'épices, d'étoffes, d'huile, de parfums, de café troqués dans les ports d'Italie et de Constantinople !

VAN HORN : — Et cela pour le bénéfice de la compagnie mon cher Rijkens !

RIJKENS : — Et le votre, directeur Van Horn ! Et le votre !

VAN HORN : — Du nôtre, Commandeur, du nôtre !

Ils rient tous deux d'un air entendu. Van Horn fait un signe à Pietersz.

VAN HORN : — Holà jeune homme, venez par ici !

Pietersz les rejoint d'un pas nonchalant.

VAN HORN : — Commandeur, voici le jeune Yohann Pietersz, de la famille du Docteur Tulp, magistrat émérite de notre grande cité. Il est dans nos murs à la demande gracieuse du bon Docteur, depuis, voyons, trois mois entiers, n'est-ce pas Pietersz ?

Le greffier revient et toussote pour prendre la parole.

LE GREFFIER : — Mission accomplie monsieur le Directeur !

Personne ne semble l'écouter.

PIETERSZ : — Deux mois, trois semaines et deux jours monsieur le Directeur.

VAN HORN : — Voilà une exactitude qui vous honore jeune homme !

LE GREFFIER (*en aparté, marmonnant*) : — C'est bien la seule !

Il s'assoit en rangeant des piles de livres de comptes sur le bureau.

RIJKENS : — Quel âge avez-vous jeune homme de bonne famille ?

PIETERSZ : — Tout juste vingt ans monsieur !

RIJKENS : — Vingt ans ! Moi à ton âge j'avais déjà franchi le cap Bojador et le cap des Tempêtes par deux fois ! Quand comptes-tu t'embarquer fiston ?

PIETERSZ : — Je ne puis naviguer, j'ai le mal de mer rien qu'en faisant de la barque sur un canal de l'Amstel...

RIJKENS : — Ah ! Voilà qui est fâcheux ! Vous envisagez des études de chirurgien comme votre illustre parent peut-être ?

PIETERSZ : — Certes non, la vue d'une seule goutte de sang me fait défaillir !

RIJKENS : — Ah ! Voilà qui est fâcheux !

LE GREFFIER (*en aparté*) : — Mauviette !

Le greffier pouffe en mettant une main devant sa bouche. Entre le Docteur Tulp.

DOCTEUR TULP : — Bien le bonjour messieurs ! Heureux de vous revoir Rijkens ; toujours bon pied bon œil malgré le poids des ans !

RIJKENS : — Comme il sied à tout bon marin au teint buriné par les embruns des océans depuis sa prime jeunesse, cher Docteur !

Ils se congratulent. Van Horn rit de bon cœur avec eux. Le greffier aussi, mais seul, ignoré des autres. Pietersz reste debout, attendant la suite des événements d'un air nonchalant, les mains derrière le dos.

VAN HORN : — J'ai dans l'idée que votre venue dans les entrepôts de l'illustre compagnie que je préside a un rapport avec l'arrivée de notre fier Commandeur. Je présume bien cher Docteur Tulp ? Toujours attiré par quelques nouveautés servant votre art pour le bien de nous tous, hem ?

DOCTEUR TULP : — Me voilà démasqué directeur Van Horn, ha ha ! Ma curiosité scientifique pour le bien de la communauté m'oblige à arpenter les quais de la Compagnie des Indes Orientales tant il y a de merveilles à découvrir venant de tout l'univers par la grâce de nos fiers bateaux et grands capitaines ! Responsable des inspections des magasins d'apothicaires d'Amsterdam, je me dois également de vérifier toutes drogues et médecines nouvelles provenant de terres lointaines. Vous savez que je travaille présentement sur un ouvrage concernant la pharmacopée. Vous sachant de retour d'une mission au Levant, cher Rijkens, en particulier des rivages du Bosphore, je ne pouvais attendre plus longtemps et dès la fin de mes cours donnés à la guilde des chirurgiens, me voilà qui accoure au milieu des effluves entêtants de ces balles au contenu mystérieux et envoûtant tout à la fois !

Pietersz s'éloigne pas à pas du groupe en longeant le mur où reposent les balles, sacs de jute et barils divers provenant du déchargement des navires du Commandeur. Il se couvre le nez et la bouche d'un mouchoir en dentelle et s'arrêtant devant le sac de poivre éventré, se met à farfouiller à l'intérieur. Il en sort plusieurs bulbes ou oignons, puis rejoint le groupe au centre de la scène, les mains pleines et ouvertes.

PIETERSZ : — Qu'est cela mon oncle ? Une nouvelle variété de poivre ? Cela ressemble à un oignon. Un oignon de poivre peut-être ? Il ne sent nullement les épices.

DOCTEUR TULP : — Sot que tu es Yohann, cesse ces balivernes ! A-t'on jamais vu un oignon de poivre ?

RIJKENS : — Ah ça mon garçon, ce serait une sacrée trouvaille !

Il s'esclaffe de bon cœur ; le greffier aussi. Van Horn hausse les épaules, perplexe.

VAN HORN : — Permettez Pietersz.

Il lui prend un oignon et le retourne dans tous les sens, le levant au-dessus de sa tête, l'examinant sous toutes les coutures. Le Docteur Tulp et Rijkens font de même et les trois hommes et Pietersz agissent de concert en silence, seulement entrecoupés de hem !, ah ! et

borborygmes divers. Après quelques instants, tous haussent les épaules signifiant leur incompréhension mutuelle.

VAN HORN : — Monsieur le greffier, vous qui vous flattez de vous y connaître en fleurs et plantes diverses, venez nous rejoindre afin d'éclairer notre lanterne, voulez-vous ?

Le greffier accourant.

LE GREFFIER : — Je m'en flatte, monsieur le Directeur, je m'en flatte !

Van Horn lui donne son bulbe, le greffier lui adressant une révérence obséquieuse ; puis, à son tour, il l'examine sous toutes les coutures avec les mêmes borborygmes et les mêmes mimiques que les autres précédemment.

VAN HORN : — Eh bien, qu'en concluez-vous monsieur le greffier ?

LE GREFFIER : — Ce n'est pas...non, à moins que...peut-être...peut-être pas...

VAN HORN : — Concluez mon ami, concluez !

LE GREFFIER : — Si ce n'est une fleur, cela peut être un fruit ou un légume, ou une épice inconnue et inodore. Un bulbe de banane, un oignon de potiron, ou de salade exotique...

PIETERSZ : — ...ou bien celui d'un haricot magique ! ah ah ! euh...pardon ! hem !

VAN HORN : — Merci pour vos éclaircissements Maertens ! Vous pouvez disposer !

Le greffier sort après maintes courbettes.

DOCTEUR TULP : — Si vous me le permettez monsieur le Directeur, vous aussi Commandeur, j'aimerais les étudier chez moi à mon aise. Je suis vous le savez peut-être, botaniste à mes heures perdues lorsque je ne vaque plus ni aux études médicales, ni aux affaires courantes afférentes à ma charge de magistrat de la cité. Quant à notre affaire, ma conviction rejoint les propos certes quelque peu maladroits de votre greffier. Cet oignon, ce bulbe, vient d'un végétal inconnu sous nos latitudes. En soi, cette trouvaille suffit à piquer ma curiosité.

VAN HORN : Comme il vous plaira ! Vous de même Commandeur Rijkens ?

RIJKENS (*saluant du chapeau le Docteur Tulp*) : — Pas d'objections votre honneur !

Les hommes rient de concert, sauf Pietersz, indifférent.

RIJKENS : — Mais comment diable ces bulbes se sont-ils retrouvés enfermés dans un sac de cent livres de poivre en provenance de Constantinople ? Sont-ils comestibles ou non ? Nous ne sommes guère plus avancés !

DOCTEUR TULP : — Peut-être n'aurions nous la réponse que si vous retourniez à Constantinople puisqu'il est manifeste que cet étrange végétal vient de là ?

RIJKENS : — N'y comptez plus mon cher Docteur, n'y comptez plus ! Si traverser la Méditerranée n'a jamais été de tout repos eu égard à la nature perfide de ses eaux à l'humeur changeante, sans parler des pirates barbaresques infestant les côtes, naviguer sous les couleurs des Provinces Unies n'est point chose aisée par ces mauvais temps de guerre avec les Espagnols ! J'en parlai au Directeur avant votre venue. Il serait sage que cette expédition fût la dernière avant longtemps ! Malgré l'apport de plusieurs centaines de soldats enrôlés par la Compagnie sur mes trois navires, la tension fut vive à l'aller au large de la baie de Cadix ! A Constantinople même dans un bouge fameux à la réputation sulfureuse que j'avais interdit pourtant à mes hommes de fréquenter, j'ai perdu deux matelots dans une rixe avec des marins espagnols ! Et au retour si nous avons repoussé aisément une timide attaque de pirates dans les eaux de Sardaigne, nous avons dû accoster sur l'île de Madère pour refaire nos provisions d'eau et nos vaillants charpentiers réparer une avarie causée par un boulet espagnol sur mon bateau amiral après avoir essuyé une canonnade au large de Gibraltar ! Pour espérer avoir de ces nouvelles espèces en main, j'autorise votre neveu à fouiller à nouveau les sacs de poivre ici présents, délicatement, cela va de soi...

VAN HORN : — Bonne idée Commandeur ! Allez-y Pietersz, avec doigté, ne gâchons pas la marchandise !

Pietersz s'exécute et fouille un moment dans les deux sacs de poivre tout en remettant précautionneusement son mouchoir de dentelle sur la bouche et le nez.

RIJKENS : — Pourquoi diable votre neveu se couvre t-il ainsi le nez et la bouche ?

DOCTEUR TULP : — Tout le monde ne goûte pas l'arôme des épices comme vous et moi mon ami. Yohann risquerait de s'évanouir à trop les renifler et je devrais certainement lui faire respirer les sels !

RIJKENS : — Ah ! voilà qui est fâcheux !

Le Docteur Tulp lui prend le bras amicalement.

DOCTEUR TULP : — Et pour votre gouverne, sachez qu'il n'est point mon neveu, seulement un cousin éloigné devenu orphelin à ses dix ans et que j'ai recueilli sous mon toit, étant désormais son seul parent. Je l'ai autorisé à m'appeler oncle par commodité, voilà tout.

RIJKENS : — Ah ! voilà qui est fâcheux ! Qu'il soit orphelin, bien entendu !

VAN HORN : — Bien entendu, Commandeur Rijkens, Bien entendu !...Alors Pietersz, avez-vous trouvé d'autres merveilles parmi ces grains de poivre parfumés ?

Pietersz le visage caché par son mouchoir, éternuant, et larmoyant.

PIETERSZ : — Que nenni monsieur le Directeur, que nenni ! Rien que du poivre très parfumé, monsieur le Directeur, très parfumé, oh que oui !

Il éternue à nouveau, toussote, pleurniche. Rijkens se penchant vers le Docteur Tulp.

RIJKENS : — Ah ! voilà qui est fâcheux ! Va-t-il s'évanouir comme femme en pâmoison ?

Le Docteur Tulp sort une fiole avant de la remettre dans son habit.

DOCTEUR TULP : — S'il le faut, j'ai le nécessaire à portée de main.

RIJKENS : — Mieux que de respirer vos sels, après avoir partagé moult pintes de bière entre hommes, j'aimerais goûter au plaisir d'une bonne pipe à eau dans un café turc à la mode des environs. Certains us et coutumes ottomanes se doivent d'être encouragés ! Vous en êtes Van Horn ? Vous aussi Tulp ?

Il dédaigne volontairement Pietersz qui semble intéressé.

DOCTEUR TULP : — Allons mon cher Rijkens, vous savez bien que ma stricte observance de la foi calviniste m'interdit pareilles agapes ! Je vais de ce pas rejoindre ma maisonnée afin d'étudier à loisirs ces mystérieux tubercules.

Il sort les saluant sans se soucier de son neveu, tout excité par son projet.

VAN HORN : — Je vous accompagne Rijkens, je n'ai encore jusque là jamais osé essayer ce narguilé réputé importé là par la diaspora turque bien que je doute fort qu'il vaille notre bon tabac. J'ai hâte que vous me contiez vos aventures par le menu ! Quant à vous Pietersz, mettez un peu d'ordre avant de partir, voulez-vous ?

Van Horn et Rijkens sortent. Pietersz fouille précautionneusement dans ses poches, regardant par-dessus son épaule si personne ne vient. Il tient dans ses mains trois ou quatre autres oignons tirés du sac de poivre. Il imite la scène où chacun examinait son bulbe, le tournant dans tous les sens.

PIETERSZ : — Par quel procédé inexplicable, tout ce à quoi mon cher oncle montre de l'intérêt lui fait bonne réputation, le rend plus riche, plus influent, plus respectueux. Je n'ai nulle idée de ce que je tiens là dans mes mains, mais j'ai le curieux pressentiment que grâce à eux, demain ne sera nul pareil à ce jour...Que je serai moi aussi riche, influent et respecté...Et que Flora ma belle et bien dotée cousine daignera me regarder enfin...Qui sait ?

Il s'esclaffe et sort, l'air content de lui-même.

ACTE I SCENE 2

AUBERGE DE LA VIEILLE POULE, HAARLEM

HANS et HENK, PIETERSZ, CORNELIUS, VAN DER WOUTER,

FRIDA, DIVERS CLIENTS

La scène se passe le soir à l'auberge de la Vieille Poule dans la cité d'Haarlem. Le mur du fond est couvert de tableaux de peintures jaunies représentant des scènes bucoliques de la vie courante et des natures mortes. Des bougeoirs croulant sous de la vieille cire s'étalent sur les tables et autour du comptoir. Trois ou quatre tables, certaines sur des tréteaux sont de part et d'autre de la scène. A une table s'est endormi un client, plusieurs chopes de bière posées près de lui. A une autre, trois clients discutent entre eux en buvant des bières tout en fumant de longues pipes en terre. Ils lorgnent vers une jeune serveuse plantureuse qui leur apporte leur commande, un plateau rempli d'autres chopes de bière. Au comptoir, le tavernier suit une partie de trictrac acharnée opposant le jeune Pietersz à un autre client jouant sur la main courante. Un jambon pendu au plafond par un crochet se trouve à l'extrémité du comptoir. Des tonneaux de bière sont rangés au fond de la pièce. Assis dans un angle de la pièce, deux vieux marins observent la scène. L'un d'eux a un bandeau sur un œil, l'autre une jambe de bois, chacun fumant une pipe. Un rideau est dans un angle proche du comptoir masquant une cuisine. Une enseigne à la Vieille Poule avec un dessin ou une sculpture suggestif surmonte le comptoir.

HANS : — Mon vieil Henk, suis prêt à parier mon œil valide que le blanchisseur va battre à plates coutures le jeune Pietersz !

HENK : — Je n'ai que faire de ton œil Hans ! Quelques stuivers feraient mieux l'affaire si moi-même j'en avais d'avance, mais le pari ne vaut rien ; Van der Wouter a la chance de son côté ce soir.

La partie s'achève, Van der Wouter s'exclamant de joie, Pietersz de dépit. Il jette quelques pièces sur le comptoir.

PIETERSZ : — Mon dernier argent est pour vous, maître Van Der Wouter ! Faites en bon usage !

CORNELIUS : — Une bouteille de vin français peut-être pour fêter votre victoire ?

VAN DER WOUTER (*au tavernier*) : — Quelques tranches de jambon et une pinte de bière feront l'affaire mon bon Cornélius !

L'aubergiste s'exécute en maugréant.

HANS (*tout bas, à Henk*) : — Pas encore c'soir qu'on va boire une chopine de vin, tudieu !

HENK : — Radin !

Avisant un journal posé sur le comptoir, Van Der Wouter s'en empare lisant à haute voix.

VAN DER WOUTER : — Voyons quelles intéressantes nouvelles sont narrées dans notre chère Gazette d'Haarlem : *Nouvelle tentative espagnole pour forcer le blocus de l'Escaut*. Ce n'est pas demain la veille que le port d'Anvers retrouvera son rang d'antan ! La suprématie de la Hollande et des Provinces Unies par la grâce des armées du Prince d'Orange sur les fieffés catholiques espagnols de Philippe n'est elle pas le gage de notre réussite, ici même dans notre bonne vieille ville d'Haarlem ?

CORNELIUS : — Dont vous êtes un de ses plus importants représentants !

VAN DER WOUTER : — C'est ma foi vrai !

CORNELIUS : — Un des cent meilleurs blanchisseurs de la ville !

VAN DER WOUTER : — Assurément !

PIETERSZ : — Combien de blanchisseries à Haarlem ?

VAN DER WOUTER : — ...eh bien, une centaine voyons !

CORNELIUS : — Tout le beau linge d'Amsterdam vient ici ! Et même de l'Europe entière dit-on !

VAN DER WOUTER : — Je m'en flatte !

CORNELIUS : — De quoi se payer un bon ragout de mouton arrosé d'une bonne bouteille de vin français pas vrai ?

PIETERSZ : — Moi je préfère la bière.

HENK : — C'est d'un commun ! Quel Hollandais n'aime pas la bière ?

HANS : — Le vin, c'est pour le beau linge !

CORNELIUS : — Parfaitement ! De surcroît du vin français ; j'en ai là une pleine barrique qui ne demande qu'à se vider dans de bons gosiers !

HANS : — J'ai le meilleur gosier de toute la république !

CORNELIUS : — Et la bourse la moins fournie de toute la république aussi !

HENK : — A peine si nous pouvons nous offrir une bière ! Pas d'âme charitable qui vive ?

VAN DER WOUTER : — Un demi stuiver la chopine, pourquoi pas ?

CORNELIUS : — C'est le prix d'une chope de bière ! Vous voulez ma faillite ?

VAN DER WOUTER : — N'en parlons plus !

Il s'installe à la table voisine de celle d'Hans et Henk grignotant son jambon en buvant sa bière tout en parcourant la Gazette. Hans et Henk en salivent d'envie.

HANS : — Pas même une potée de choux pour accompagner le jambon.

HENK : — Ouais, même que le jambon seul, ça donne encore plus soif.

La jeune serveuse revient débarrasser la table où est toujours affalé un client endormi. Elle passe près de Pietersz qui cherche à l'enlacer, à l'embrasser. Elle se débat mollement sous le regard réprobateur de Cornélius.

PIETERSZ : — J'ai grand faim de toi ma belle Frida !

FRIDA : — Allons monsieur Pietersz, soyez raisonnable ! Laissez-moi travailler.

CORNELIUS : — C'est cela Pietersz, laisser-là donc !

S'approchant tout près, lui chuchotant à l'oreille.

CORNELIUS : — Pour voir, faut payer!

HANS (à voix basse en donnant un coup de coude entendu à Henk) : — Paraît qu'la p'tite Frida accorderait ses faveurs au jeune Pietersz depuis peu. Crois-tu que nous aussi on pourrait...

HENK : — Tais-toi donc, vieux bouc ! Tout le monde sait bien que Cornélius loue cher la chambre de la p'tite pour les clients de passage seulement. Les régents de la ville interdisent le commerce des filles de mauvaise vie entre ses murs. Frida rechigne à faire monter des clients dans sa chambre, elle se doit d'être discrète, seul Pietersz, son régulier, ose l'aborder ainsi, ce qui déplait fortement à Cornélius !

HANS : — Même s'il paye comptant !

HENK : — Pas ce soir pour sûr ! L'est encore plus sec que le jambon !

Ils rient. Un des trois clients attablés fait signe à Frida de venir à sa table. Il lui fait une proposition salace par geste qu'elle rejette avec vigueur tout en regardant avec insistance le tavernier. Cornélius vient à son tour, l'air menaçant et déterminé. Petite algarade qui se finit par le départ des trois clients, maugréant. Cornélius en profite pour virer aussi l'ivrogne endormi qui s'en va sans demander son reste.

CORNELIUS : — Il suffit ! Allez, dehors, on ferme tantôt !

FRIDA : — Merci Cornélius, grand merci !

CORNELIUS : — Pour cette fois, ça va, pour cette fois seulement ! Occupe-toi plutôt du blanchisseur, c'est bien le seul à avoir encore quelque bon argent ce soir...

Cornélius regagne sa place derrière le comptoir, Frida essuyant les tables et débarrassant avant d'aller jeter un seau au-dehors. Elle revient s'asseoir près de Van Der Wouter.

FRIDA : — Sentez-vous, maître Van Der Wouter, les bons effluves apportés de la rivière par cette douce brise d'automne ? Cela sent bon le petit lait !

VAN DER WOUTER : — C'est ce qui donne l'éblouissante blancheur au linge plongé dans les fosses remplies à ras bord et que l'on déverse chaque soir dans les douves qui se déversant à leur tour dans la Spaarne lui rend une pâleur lunaire. Où Peut-être préféreriez-vous, belle Frida, la version plus romantique de Séléné prenant son bain nocturne à la tombée de la nuit dans notre rivière étincelante ?

FRIDA : — Quel poète faites-vous là maître Van Der Wouter !

VAN DER WOUTER : — Je m'en flatte !

CORNELIUS : — J'ai encore de bonnes choses à boire et à manger si ça vous dit, maître !

Pietersz les rejoint à leur table.

PIETERSZ : — Voilà pourquoi l'eau d'Haarlem est imbuvable !

HANS : — C'est bien vrai ! J'ai vu un soir un chien assoiffé plonger dans la Spaarne, ben, vous me croirez si vous voulez, j'l'ai revu à peine une heure après en train d'agoniser dans sa merde le ventre secoué de tremblements et en poussant des jappements à vous faire dresser les cheveux sur la tête ! Y m'appelait un matelot que le capitaine Rijkens avait fait pendre à la grande vergue par les pieds et qui gigotait et gueulait pareillement en se chiant dessus ! Tu t'en souviens Henk ? C'était en mer Baltique quand nous naviguions la première fois sous son commandement.

HENK : — Parbleu ! Fallait pas manquer de discipline face au capitaine ; à la moindre insolence, le châtement pouvait être féroce ! Quel spectacle tout de même ! Sûr qu'y a des gens qui auraient payé pour voir ça, misère !

Ils rient.

CORNELIUS (*en aparté, fixant Pietersz*) : — J'en connais un s'il devait payer pour parler, il dirait moins de fadaïses et mes affaires seraient plus prospères !

VAN DER WOUTER : — Rijkens dites-vous ? Je viens de voir son nom dans la Gazette. Voyons...oui, ici. Rentré au port d'Amsterdam en provenance du Bosphore, trois jours de ça. A échappé à plusieurs attaques de pirates et a soutenu le feu nourri d'un navire de guerre espagnol.

PIETERSZ (*s'agitant*) / — J'étais présent ! Aux avant-postes, parfaitement !

HANS : — J'te vois bien subir un abordage, freluquet ! Toi qu'a autant de poils au menton qu' la jambe de bois de mon compère des sept mers ! Les pirates auraient honte de s'attaquer à un gaillard comme toi !

HENK : — Ils fuiraient à grand voile aussi sûrement qu'un pet sur une toile cirée !

Ils rient accompagnés de Cornélius qui force le trait. Cornélius les récompense en leur offrant une pinte de bière. Frida pouffe et met la main sur le bras de Pietersz pour s'excuser.

Van Der Wouter hausse les épaules, Pietersz restant imperturbable.

PIETERSZ : — ...Il fallait voir tous les sacs de jutes, tous les barils, toutes les balles débarquées des navires du Commandeur Rijkens et qui débordaient des entrepôts ! Monsieur Maertens, le greffier, était bien aise de m'avoir sous son aile pour l'enregistrement de toutes ces pures merveilles ! Sans moi, le malheureux serait encore à gratter ses registres, croyez-moi ! Il a la vue un peu basse, le pauvre, il n'est plus tout jeune et monsieur le directeur Van Horn compte sur moi pour l'épauler, que dis-je, pour le conseiller et le corriger si nécessaire, en toute modestie, naturellement !

CORNELIUS : — Naturellement !

PIETERSZ : — Ah ! Quel plaisir de vaguer au milieu des épices qui embaument les quais tout entiers de leur senteur sans pareille ! Quels doux parfums exotiques titillent là nos narines délicates !

HANS : — Moi, j' préfère l'odeur du houblon !

CORNELIUS : — A Haarlem, le parfum du malt vaut bien celle du petit lait ! C'est pas les brasseries qui manquent dans le coin !

VAN DER WOUTER : — Vous avez raison mon bon Cornélius ! Si l'on ajoute les immenses champs de fleurs, Haarlem est la ville où l'air brasse un mélange unique de senteurs dans toutes les Provinces Unies !

CORNELIUS : — Que diriez-vous alors de remettre une tournée de bière pour mieux se dégager le nez !

VAN DER WOUTER : — Eh bien...c'est à dire...je ne sais...

PIETERSZ : — Si cela vous intéresse, je puis vous montrer une trouvaille que j'ai faite moi-même dans une balle de poivre et qui étonna toute l'assemblée ainsi que mon parent, le vénérable Docteur Tulp lui-même présent lors de cette scène mémorable ! Malgré son immense savoir, il ne sut quoi dire et me prit quelques exemplaires pour mieux étudier cette étrangeté là. Regarder tous ! Cela n'en vaut-il pas le coup d'œil ?

CORNELIUS (*en aparté*) : — ça vaudrait mieux sinon gare à ton œil !

Pietersz sort de l'intérieur de son pourpoint plusieurs bulbes qu'il pose sur la table. Van Der Wouter en prend un, l'examinant sous tous les angles, agissant comme ceux de la scène précédente. Cornélius en lance un vers la table de Hans et Henk qui font de même.

VAN DER WOUTER : — Par ma barbe, voilà un spécimen fort mystérieux ! Possédant moi-même plusieurs acres de terres assignées à la culture des fleurs autour de l'enceinte de notre bonne cité, j'affirme qu'aucune de mes plantes ne pousse dans cet étrange bulbe. Il ne peut venir que d'un pays aux confins du monde jouxtant l'Empire ottoman, ou du moins, une des régions faisant commerce avec...

FRIDA : — Et si c'était une espèce de plante maléfique mise là pour nous porter malheur, nous jeter un sort qui sait ?

Elle pousse un petit cri d'effroi, tremblotante. Pietersz en profite pour lui prendre la main.

PIETERSZ : — Jamais mon cœur dans son affection pour toi, ma belle Frida, m'aurait trahi ainsi en te mettant en danger !

Cornélius tape sur la main de Pietersz lui faisant lâcher prise.

HENK : — P't-être ben qu'elle a raison, qu'cest un couillon de mandragore mâle qui demande qu'à se reproduire en terre pour nous empoisonner. Les sorcières en cultiveraient qu'y paraît pour leur sabbat ou s'en procureraient au pied des gibets car tout le monde sait que ces plantes démoniaques sont fécondées par le sperme des pendus!

HANS : — Même qu'elles en font un onguent qu'elles se passent sur tout le corps avant de prendre l'envol sur leur balai ou sur une fourche pour y aller voir le Diable ! Et qu'elles se frottent le vagin avec avant de coucher avec le cornu !

FRIDA : — Quelle horreur !

VAN DER WOUTER : — Allons messieurs, un peu de tenue ; vous effrayez notre jolie servante ! C'est trop à supporter pour de chastes oreilles !

HENK : — De quelles oreilles parle t-il ?

CORNELIUS : — Henk, j'ai entendu !

FRIDA : — Est-il vrai que de leurs racines pousse un homoncule qui hurle quand on arrache la mandragore de terre ?

PIETERSZ : — Comme si l'on tirait une personne par ses cheveux ?

FRIDA : — Assurément !

HANS : — Même qu'il faut se munir d'un chien, l'y attacher et courir au loin en se fermant les oreilles avec un bouchon de cire, appeler le chien qui arrache ainsi la plante qui gueule

tant qu'elle peut que son cri perce l'ouïe jusqu'à la cervelle à toute âme qui vit à la ronde sans protection! Et couic !

Il fait signe de se trancher la gorge.

FRIDA : — Et qu'advient t-il du chien ?

HENK : — Couic pareil !

VAN DER WOUTER : — Fi de vos balivernes ! Ce ne sont que vulgaires superstitions ! Ce genre de mandragore n'existe que dans des contes pour enfants !

CORNELIUS : — Vous ne croyez pas aux sorcières, maître Van Der Wouter ? Pourtant, de récents procès pour sorcellerie attestent de ce genre de pratiques contraires à notre foi.

VAN DER WOUTER : — Certes, mon bon Cornélius, certes ! Mais je vous assure que la vraie mandragore existe bel et bien et qu'elle fournit des remèdes utilisés par les apothicaires au même titre que la poudre de momie ! Votre estimé parent, monsieur Pietersz, pourrait nous en parler bien mieux que moi ! Quoiqu'il en soit, ce bulbe ne semble pas envelopper en son sein un homoncule ou tout autre monstruosité diabolique, hi hi hi ! Qui sait s'il n'est pas comestible ?

PIETERSZ : — Parlant de ça, mon estomac crie famine. Qu'avez-vous à me proposer, euh...mon bon Cornélius ?

CORNELIUS : — Hem ! Si l'hardi jeune homme veut bien daigner me montrer le contenu de sa bourse, sinon mangez donc vos maudits oignons !

VAN DER WOUTER : — Excellente idée ! Nous saurons enfin à quoi s'en tenir !

PIETERSZ : — Croyez-vous ?

VAN DER WOUTER : — Si vous le faites, songez au service que vous rendrez à votre parent ! Il sera fier de vous, je vous l'assure !...et je suis prêt à payer une tournée de bière générale ! Voilà, c'est dit !

CORNELIUS : — Voilà qui est parlé ! Vous ne pouvez vous dédire ! Pietersz mon garçon, à vous de jouer !

HANS et HENK (*en même temps en levant leur chope d'un même mouvement*) : — Yo, yo ! Hourra pour Pietersz !

PIETERSZ : — La moitié des oignons, ça ira, croyez-vous ?

VAN DER WOUTER : — Absolument ; et notre cher Cornélius plantera le restant dans son jardin.

CORNELIUS : — Pourquoi pas dans le vôtre ? Bon, si vous voulez puisque vous dites que ce ne sont pas des plantes à sorcières...Frida, va les faire cuire, je m'occupe des bières.

Frida découpe les bulbes en quartier sans apercevoir Hans et Henk tenter fébrilement de s'obstruer les oreilles avec de la cire froide du bougeoir posé sur leur table. Van Der Wouter désapprouve en silence, haussant les épaules, Pietersz semblant nerveux. Frida disparaît un instant avec les bulbes derrière le rideau. Elle revient avec accompagnée de condiments et sert le tout à Pietersz, d'une manière solennelle. Cornélius distribue les bières. Pietersz hésite, puis, sous les encouragements muets, met un quartier dans sa bouche, précautionneusement, sous le regard intéressé de l'assistance. Il grimace et boit une gorgée de bière pour avaler le tout.

FRIDA : — Quel homme courageux !

Pietersz ne dit mot, prenant son temps, se raclant la gorge, tirant la langue...

VAN DER WOUTER : — Parlez donc jeune homme ! Vous nous faites languir ! Est-ce agréable et doux au palais comme de la mie de pain beurrée ou bien fadasse comme un navet à l'eau, moelleux comme un velouté de potirons ou dur comme du chiendent, est-ce friand sous la dent ou bien mollasson, amer, sucré ou salé ?

HANS : — Croquant comme un asticot ou revêche comme un biscuit aussi dur qu'un clou de fer ?

HENK : — Sec comme du hareng saur, humide comme de la viande pourrie ?

VAN DER WOUTER : — Est-ce goûteux comme un fruit ou comme un légume ? Parlez, je vous en conjure !

PIETERSZ : — Goûteux comme une châtaigne amère qui a moisie dans l'estomac d'un cochon mort ! J'ai la langue aussi râpeuse qu'une râpe à fromages !

Il recouvre les quartiers d'oignons d'une bonne rasade d'huile et de vinaigre.

PIETERSZ : — Ce sera meilleur avec de l'huile et du vinaigre !

Il poursuit en grimaçant en se tenant le ventre.

FRIDA : — Seigneur ! Il s'est empoisonné !

Pietersz rote puissamment, agitant les bras en signe d'apaisement.

VAN DER WOUTER : — Voilà un effet qui n'est certes point la cause d'une mandragore !

PIETERSZ : — Ce met ne vaut rien que des maux de ventre ! Il est encore moins goûteux que des orchidées au sucre qu'un apothicaire d'Utrecht, ami de mon père, avait mis en conserve pour une dégustation publique sur la place du marché le jour de la commémoration du traité de la ville donnant naissance à la république des Provinces Unies. Si vous me le permettez, je ne finirai point ce plat si peu ragoûtant ; j'ai déjà fait assez acte de courage, continuer serait pure témérité !

FRIDA : — Ce fut un acte de grande bravoure, oui !

Elle lui dépose hardiment un baiser sur la joue.

HANS : — Pour l'assurance d'un bécot de Frida, j'veux bien avaler le restant !

Rires de circonstance, Cornélius se contentant d'hausser les épaules, maugréant.

HENK : — Ferme ta bouche à chicots Hans, tu vois bien que t'indisposes le patron !

CORNELIUS : — Au vu de cette expérience savoureuse, suis pas sûr de planter le reste des oignons dans mon jardin, ce serait comme qui dirait du temps perdu, vous ne croyez pas, monsieur Van Der Wouter ?

VAN DER WOUTER : — Mon bon Cornélius, l'histoire comptée par notre jeune ami couplée à son dévouement de ce soir m'incite à penser le contraire ! Si l'orchidée n'est point un met savoureux, elle est une fleur magnifique ; si ces bulbes mystérieux ne sont point comestibles, peut-être qu'une fois éclos, leur beauté rivalisera avec celle de la rose ? Attendons le printemps propice à l'éclosion de nombre de merveilles, vous m'en remercirez peut-être alors si cette plante devient la reine de la première bourse aux fleurs de l'année prévue ici-même dans votre auberge mon bon Cornélius ! Qui sait si vous ne deviendrez une célébrité de toute la république, d'autant plus, si on en croit la gazette, qu'une ambassade de l'Empire ottoman viendrait nous visiter à cette période, or ces émissaires de la Sublime Porte pourraient bien éclairer notre lanterne, l'horticulture n'a pas de secrets pour eux, dit-on !

HANS : — Cultiver des orties ? Pourquoi pas du chiendent ? Sa soupe à un goût de grimaces ! Pouah !

Il grimace tant qu'il peut

HENK : — Moi, là, j'y cracherai pas dans la soupe !

CORNELIUS : — Hem ! Bien maître blanchisseur ! Je vous suivrai n'oubliant pas votre connaissance approfondie de...euh...la chose, et je gage que ce conseil est de bon aloi. C'est la tournée du patron ! Une fois n'est pas coutume...

HANS et HENK (*en même temps en levant leur chope d'un même mouvement*) : — Yo, yo ! Triple Hourra pour le patron Cornélius ! Hourra ! Hourra ! Hourra !

ACTE I SCENE 3

MAISON BOURGEOISE DU DOCTEUR TULP, AMSTERDAM

*FLORA, JEANNE D'ARTOIS, PIETERSZ, DOCTEUR TULP, VAN DER EIJCK, AMIR,
RIJKENS, VAN HORN, SELIM, DIVERS SERVITEURS*

La scène se passe dans le grand salon de la maison du docteur Tulp. Les murs sont décorés de nombreux tableaux. L'un d'eux, le plus grand, représente le Docteur Tulp donnant un cours d'anatomie. Des sofas encadrent une longue table basse. Sur l'un des sofas se prélassent Yohann Pietersz qui semble contrarié. Flora fait les cent pas, impatiente, accompagnée de Jeanne d'Artois, sa préceptrice qui la suit pas à pas, tentant vainement de l'assagir.

FLORA : — Cette trop longue attente m'insupporte ! Que cette réception à l'hôtel de ville dure, dure, dure !

JEANNE D'ARTOIS : — Allons, allons, jeune folle ! cessez-là sur le champ ces enfantillages !

Elle pouffe et souffle tout à la fois. Pietersz hausse les épaules.

PIETERSZ : — Voilà bien une comédie pour bien peu de choses ; la venue d'un Turc ! Amsterdam contient entre ses murs moult indigènes de ce pays lointain ennemi viscéral des Chrétiens et nous n'en faisons pas grand cas ce me semble...

Flora, furieuse, s'arrête devant Pietersz en le toisant, Jeanne d'Artois essayant vainement de la faire taire en lui tirant les bras, sans parvenir à la raisonner.

FLORA : — Un Turc dites-vous mon cousin, un Turc ! Ne vous rappeler-vous point les propos de mon père ne tarissant pas d'éloges sur la venue de ce haut personnage mandaté par son pays comme ambassadeur extraordinaire et à peine âgé de seize années seulement ! Tout comme moi !... Venir de si loin pour étudier nos us et coutumes mérite le respect ! Feriez-vous de même cher Yohann si votre patrie vous le demandait, d'aller au-devant de peuples aux mœurs différents des vôtres ? Je doute fort que vous ayez l'âme aventureuse !

PIETERSZ : — Certes non ! Mais...

FLORA : — Ne vous rappelez-vous point les faits rapportés le mois dernier par toutes les gazettes des Provinces Unies racontant comment ce jeune prince séduisit par ses vertus et son éloquence la cour du Prince d'Orange à La Haye, et ce, malgré son jeune âge ?

PIETERSZ : — Certes oui ! Mais...

FLORA : — Ne le dit-on point gracieux, avenant et curieux de tout, et même avide d'échanger ses connaissances avec nous, mon père me l'a confirmé lui-même ce matin encore ! et il nous l'amène là, sous notre humble toit, lui qui ne vit que dans des palais somptueux ! Ô Dame Jeanne, n'est-ce par merveilleux !

Elle lui prend les mains et l'entraîne dans une ritournelle joyeuse, s'éloignant de Pietersz.

PIETERSZ (*en aparté*) : — Que ne suis-je moi-même un prince Turc ! Tant de compliments, d'éloges pour cet inconnu, un étranger de surcroît ! peut rendre jaloux tout soupirant proche de son aimée !

JEANNE D'ARTOIS (*partagée entre le rire et le sérieux*) : — Ma petite Flora, un peu de retenue serait opportune ; votre père, le brave Docteur Tulp n'apprécierait point ces débordements ! Veuillez je vous prie recouvrer une attitude convenable et faire honneur en tous points à votre père, à votre invité prestigieux, et à moi-même, votre préceptrice et dame de compagnie ! Que dirait votre père des leçons de mon éducation à votre égard si vous continuez de sauter comme un cabri sous le coup de la moindre émotion qui passe dans votre tête de jeune écervelée !

FLORA : — Il dirait que vos origines françaises prennent parfois le dessus sur nos conventions et que par le fait cela ne peut que mieux m'ouvrir l'esprit !

Elle embrasse subrepticement sa préceptrice.

JEANNE D'ARTOIS : — Petite peste !

Elles rient toutes les deux.

FLORA : — J'ai perdu ma mère bien jeune ; mes souvenirs d'elle, hélas, sont bien flous...j'aimerais tant que mon père se remarie avec vous ! S'il prenait une autre épouse, j'aurais si peur de vous perdre !

JEANNE D'ARTOIS : — Pauvre chérie !

Elle lui embrasse les cheveux. Les deux femmes se regardent tendrement, souriant, se tenant par les mains sous le regard offusqué de Pietersz.

PIETERSZ (*Toussotant*) : — Hem ! pardonnez-moi ma présence ; je dérange peut-être ? Nul doute ma chère cousine qu'exprimer ainsi ses états d'âme devant une tierce personne, même aussi insignifiante que moi, j'en conviens, dénote bien d'une mauvaise influence étrangère ! Imaginez pareille scène surprise par un inconnu aussi illustre qu'un prince Turc serait pour le moins malséant et mettrait mal à son aise votre cher père ! Donnez-moi plutôt le bras pour aller les accueillir, cela fera meilleure impression, ne suis-je pas, moi, votre vraie famille ?

Il achève sa tirade en se rapprochant de Flora, lui proposant son bras.

FLORA : — Quelle goujaterie que voilà mon pauvre Yohann! Il est vrai que l'on ne choisit pas sa famille...

Elle repousse son bras violemment. Des bruits de pas mêlés à une discussion animée mais inaudible se font entendre. Flora se précipite vers l'entrée en s'écriant : — les voilà ! Pietersz et Jeanne d'Artois se toisent un instant juste avant l'entrée des invités et du docteur Tulp.

JEANNE D'ARTOIS : — Malséant vous-même monsieur Pietersz !

PIETERSZ : — Plaît-il ?

Flora revient au centre de la pièce près de sa gouvernante. Elle éprouve du mal à cacher son enthousiasme à l'entrée des visiteurs. Jeanne d'Artois tente tant bien que mal de réfréner son ardeur en lui donnant un coup de coude ; Pietersz restant derrière elles, l'air suffisant. Le docteur Tulp est suivi d'Amir, de Van Horn, de Rijkens, Van der Eijck et Sélim fermant la marche.

DOCTEUR TULP : — Prince Amir, je vous présente ma fille chérie Flora accompagnée de sa gouvernante et préceptrice dame Jeanne d'Artois. Eu égard aux éloges précédant votre venue à Amsterdam, elle était impatiente de vous être présentée !

Flora et Jeanne d'Artois saluent le prince d'une révérence.

VAN DER EIJCK : — Elle ?!

Il se détourne vivement et se poste fixement devant le tableau représentant le Docteur Tulp prenant un air très absorbé.

AMIR : — Relevez-vous gentes dames ! Nulle cérémonie entre nous ; je ne suis sous ce toit qu'un humble voyageur ignorant quémendant votre indulgence et qui ne désire que de vous servir!

Amir prend négligemment les mains de Flora dans les siennes et l'aide à se relever lentement. Leurs regards se croisent et ils se sourient l'un à l'autre, l'air ravi.

FLORA : — Votre Altesse nous honore par sa beaut...bonté et il est de mon devoir de vous sédui...servir à mon tour!

AMIR : — Par tous les bons génies de l'Arabie heureuse ! nul mirage des plus arides déserts n'a osé présenter au voyageur le reflet parfait du soleil, du ciel et de la lune réunis dans le visage d'une seule déesse !

Il se recule d'un pas, la main sur le cœur et la salue gracieusement faisant suffoquer Flora qui met les mains sur sa poitrine semblant chercher l'air.

JEANNE D'ARTOIS (*En aparté*) : Quel romantisme ! Ce jeune seigneur aurait-il des origines françaises ?

PIETERSZ : — Plaît-il ?

Il s'avance à grandes enjambées bousculant quelque peu Jeanne d'Artois et se présente lui-même à Amir tout en se mettant entre lui et Flora.

PIETERSZ : — Mon oncle a omis de me présenter. Je suis le sieur Yohann Pietersz et j'ai l'honneur de vivre sous son toit près de ma très chère cousine.

Amir le salue brièvement de la tête sans mot dire.

RIJKENS (*en aparté avec Van Horn*) : — Méfiez-vous mon cher Van Horn, à le voir ainsi, votre protégé ambitionnerait de prendre un jour votre place et d'être un des Messieurs d'Amsterdam que je ne parierais point mon chapeau ! ah ah !

VAN HORN : — Mon protégé ?! Allons allons, un peu de sérieux mon cher !...une faveur envers notre hôte, un ami influent qui me sied de savoir mon obligé, voilà tout !...

DOCTEUR TULP : — Pardonnez l'impertinence de mon...hem...neveu, prince Amir, la fougue de la jeunesse !...bien que vous soyez de quatre années son cadet !...hem !

AMIR : — Je serai bon prince !

DOCTEUR TULP : — Si mon neveu consentait à tirer sur le cordon appelant mes gens pour servir la collation, nous pourrions nous installer confortablement sur ces divans et faire plus ample connaissance.

Pietersz s'exécute de mauvaise grâce. Les convives s'assoient autour de la grande table basse. Amir trône au centre d'un divan ; il est de face, les autres étant assis en hémicycle ; Flora étant sur le fauteuil le plus proche, suivie de sa préceptrice et de Pietersz d'un côté, le docteur Tulp étant à l'opposé de sa fille, Rijkens et Van Horn à la suite. Reste un divan vide, Van Der Eijck admirant les peintures murales en tournant le dos aux invités et Sélim demeurant encore à l'entrée, comme un gardien du temple. Deux serviteurs viennent, portant chacun un plateau surmonté de jus de fruits et d'une cafetière, de tasses et de couverts, de quelques pâtisseries, posent le tout sur la table, saluent l'assemblée, reculent de quelques pas attendant les ordres, et se positionnent à chaque extrémité de la table, encadrant les hôtes.

DOCTEUR TULP (*aux serviteurs*): — Allons allons, faites votre office, remplissez nos coupes et laissez-nous je vous prie.

Les serviteurs s'exécutent en servant les boissons puis sortent. Chacun se sustente avec cérémonie, excepté Pietersz qui se goinfre de gâteaux, Amir touchant à peine ses mets. Tout le monde regarde Pietersz d'un air gêné. Il s'en aperçoit et suspend le geste d'avalier une autre pâtisserie.

PIETERSZ : — Cet en-cas est fameux ! Heu-heu ! Je crois mon oncle qu'un de nos hôtes semble bien plus intéressé par votre portrait que par cette aimable collation.

DOCTEUR TULP : — Holà monsieur ! Venez nous rejoindre partager ces réjouissances !

Il s'arrête brusquement, l'air confus dévisageant le Prince Amir.

— Si votre Altesse le permet, naturellement ! Hem !...

AMIR : — Je vous serais infiniment reconnaissant, Docteur Tulp, de ne point user envers ma personne du titre honorifique d'altesse employé par mes sujets mais seulement de celui d'Excellence, qualité inhérente à ma fonction d'ambassadeur extraordinaire de la Sublime Porte. Ma requête vaut pour chaque indigène de votre charmante contrée, cela va de soi.

PIETERSZ (*s'étranglant avec une pâtisserie, en aparté*) : — Oser me traiter d'indigène comme un vulgaire sujet étranger; peste soient ses propos !

AMIR : — Maître Carolus, veuillez agréer à la demande de notre hôte, j'en serai flatté...

Van der Eijck semble hésiter. Jeanne d'Artois s'agite sur son séant, perplexe. Elle tente de deviner les traits de l'homme qui se cache derrière son chapeau masquant son visage. Flora est admirative des propos d'Amir.

FLORA (*A l'oreille de Jeanne d'Artois*) : — Cet homme doit être bien remarquable pour susciter tant de respect auprès du Prince ! Quelle leçon d'humilité nous avons là ! Ne trouvez-vous pas Dame Jeanne ?

Amir insiste silencieusement d'un geste auprès de Van der Eijck toujours hésitant.

VAN DER EIJCK : — Comme il vous plaira mon Prince !

Il fait une révérence et s'assoit, baissant la tête, évitant le regard insistant de l'assemblée.

PIETERSZ : — Mon Prince !?

DOCTEUR TULP : — Allons mon cher, Son Altesse...pardon ! euh...Son Excellence nous prie de ne point user de son état ; vous êtes un Batave, non un de ses sujets !

VAN DER EIJCK : — Précisément !...

PIETERSZ : — Plaît-il ?

AMIR : — Maître Carolus Van Der Eijck est mon précepteur dévoué depuis ma plus tendre enfance à Topkapi et un botaniste réputé jusqu'aux confins de l'Empire ottoman !

JEANNE D'ARTOIS (*Elle pousse un cri étouffé alors qu'elle mange*) : — Lui !

Elle échappe un gâteau, s'agite sur son séant, se ventile avec une serviette.

FLORA (*Lui prenant le bras*) : — Mais qu'avez-vous ma bonne Dame Jeanne ? Vous souffrez ?

JEANNE D'ARTOIS : — Je me noie !

Elle s'évanouit. Le Docteur Tulp se précipite à ses côtés et lui fait respirer des sels.

RIJKENS : — Voilà qui est fâcheux !

PIETERSZ : — Que de dérangements pour une simple bouchée avalée de travers !

VAN DER EIJCK : — Ah quel malheur !

VAN HORN (*En aparté tout en regardant Van Der Eijck du coin de l'œil*) : — Van der Eijck ? Pourquoi ce nom ne me semble t-il pas inconnu ?

Puis sous le coup d'une révélation, il se frappe le front dodelinant de la tête, l'air satisfait tout en restant silencieux.

DOCTEUR TULP : — Vous sentez-vous mieux ma chère ?

JEANNE D'ARTOIS : — Mieux, bien mieux grâce à votre médication Docteur Tulp. Me pardonneriez-vous ma faiblesse indigne en pareils moments ? Ah ma tête me tourne ! Je vais devoir vous quitter et regagner mes appartements, cela est plus sage !

PIETERSZ : — Faites donc !

FLORA (*Suppliante*) : — Non ! Restez, je vous en prie, votre migraine va passer !

AMIR : — Si vous me le permettez Docteur Tulp, j'aimerais faire goûter à la préceptrice de Flo...de votre charmante fille un breuvage aux vertus apaisantes en provenance de Chine, très répandu dans l'empire Ottoman même. J'ai toujours avec moi quelques feuilles de thé prêtes à l'emploi.

DOCTEUR TULP : — Naturellement votre Excellence, j'en serai très heureux, je suis toujours curieux de connaître d'autres formes de médication par les plantes venant d'autres horizons que notre vieille Europe. Du thé dites-vous ?

Amir ne répond pas. Il frappe dans les mains et Sélim accourt. Il fait une révérence attendant l'ordre d'Amir.

AMIR : — Va à la chaloupe amarrée devant la maison et rapporte le nécessaire à thé. Fais-toi accompagner par un serviteur aux cuisines et préparez-en nous quelques tasses. Vite !

Il frappe dans ses mains ; Sélim salue et s'exécute. Il sort.

AMIR : — Ce n'est le fait que d'un instant.

VAN HORN : — Il me semble que dans les archives de la Compagnie des Indes Orientales datant de 1606, il est fait mention de quelques jarres en provenance de Chine contenant ce produit. Il était très prisé, il me semble, par quelques aristocrates anglais vivant dans l'océan Indien. Nous en avons importé uniquement pour servir de monnaie d'échange, mais cela n'a pas duré et personne dans notre pays n'y a goûté une seule fois dit-on.

RIJKENS : — Il est vrai ! Lors d'un de mes commandements vers le Septentrion, cette marchandise a servi d'échange dans les ports de la mer Baltique. Des Russes s'y intéressaient fortement. C'était il y a plus de vingt ans de ça ; comme le temps passe vite, pourtant je m'en souviens comme si c'était hier !

JEANNE D'ARTOIS (*Fixant Van der Eijck*) : — * Il n'existe point de plus grande peine que de se remémorer dans l'adversité, l'époque où l'on était heureux !

RIJKENS : — Certes, certes...

VAN HORN : — C'était l'époque héroïque de l'extension d'Amsterdam avec l'assèchement des marais et la construction de quartiers entiers sur pilotis ! Vous y avez bien contribué, Commodore !

RIJKENS : — Parbleu ! Tout comme chaque capitaine de la flotte du Septentrion ; la mer du Nord et la Baltique n'ont plus de secrets pour moi... nous avons transporté des forêts entières depuis le port de Stavanger sis au Royaume de Norvège, je m'en souviens comme si c'était hier ! C'était le meilleur bois pour fabriquer des pieux de douze mètres de haut que l'on plantait solidement dans le sol marécageux d'Amsterdam. Un tous les mètres ! Une entreprise titanesque !

VAN HORN : — Et qui se poursuit toujours, le commerce avec cette région est florissant et Amsterdam a toujours besoin de son bois.

PIETERSZ : — Une forêt de pilotis ! Ah ah !

AMIR : — Tout comme Venise ?

FLORA : — La cité des Doges ! Son carnaval ! Marco Polo !

PIETERSZ (*En aparté*) : — Qui ? Encore un de ses soupirants ?

FLORA : — L'avez-vous visitée votre Excellence ?

AMIR : — La Sérénissime fut ma première halte en Europe.

Sélim revient avec un plateau encombré d'une bouilloire et suivi d'un valet portant un autre plateau avec des verres à thé. Ils se postent devant la table attendant les ordres.

AMIR : — Si vous me le permettez, Docteur, le service peut commencer.

DOCTEUR TULP : — Je vous en prie, je suis votre obligé, Excellence !

Amir frappe dans les mains. Sélim sert le thé dans les tasses posées avec empressement par le valet du docteur Tulp. Sélim verse le breuvage dans les tasses en allant et venant avec son bras de bas en haut. Chacun suit avec émerveillement la dextérité de Sélim en hochant la tête à chaque mouvement du bras.

AMIR : — C'est bien Sélim, tu peux disposer.

SELIM : — Merci ô mon maître, loué sois-tu !

Il se retire à l'entrée de la pièce et reste debout, bras croisés. Le valet l'imité et se place de l'autre côté de l'entrée.

PIETERSZ (*Se penchant avec ostentation sur la bouilloire*) : — Voilà un bien curieux fumet ! Dans de biens curieux verres !

FLORA : — C'est bien chaud !

AMIR : — Ne vous brûlez pas belle demoiselle, ce breuvage parfumé se boit bouillant et à petites gorgées.

RIJKENS : — C'est de l'eau chaude, ni plus ni moins ! Pardon votre Excellence, mon palais est plus habitué à...comment dire...

DOCTEUR TULP : — A plus d'alcool peut-être ?

RIJKENS : — Parfaitement ! Rien ne vaut mieux qu'une bonne pinte de bière chaude au petit déjeuner ! A chaque repas de la journée, de même, bien-sûr !

PIETERSZ : — Relevée de noix de muscade et d'un peu de sucre, quoi de mieux pour se lever du bon pied !

RIJKENS : — Certes, mon garçon, certes !

DOCTEUR TULP : — Ce n'est certes pas sous mon toit que se perpétue cette habitude déplorable de s'enivrer dès le matin au saut du lit ! Mais il est vrai que mon cher neveu n'en a cure et sait où trouver nombre de lieux pour se sustenter dès l'aube...

RIJKENS : — Ah ! voilà qui est fâcheux, certes !...hem !...

JEANNE D'ARTOIS : — Ce breuvage avec un nuage de lait nappé de sucre serait meilleur encore, qu'en pensez-vous ma douce Flora ?

AMIR : — Oui, qu'en pensez-vous ma douce...ma demoiselle Flora ?

FLORA : — Je trouve cette boisson si goûteuse que j'en prendrai bien dès mon lever ! Il faudrait l'instaurer comme une nouvelle tradition ! Elle aurait grand succès, j'en suis certaine !

PIETERSZ : — Pfuuiit ! Une boisson pour femme au petit déjeuner, je ne le priserai point, merci bien !

RIJKENS : — Moi non plus ! Ah ! Êtes-vous certain, mon cher Van Horn, que les Anglais des colonies lointaines apprécient cette...euh...mixture ?

VAN HORN : — Il semblerait, oui. Fort heureusement, cela ne nuit pas au commerce de la bière. Savez-vous que certains d'entre eux nous reprocheraient même d'avoir exporté dans leur pays nos us et coutumes en matière de houblon ? Il est vrai que nos brasseries sont les

plus réputées d'Europe et que nombre de gallons de bière ont traversé la Manche, uh uh ! Ne sont ils pas les plus grands buveurs de pinte de toute l'Europe, après nous bien entendu !

RIJKENS : — Bien entendu ! Quoique je n'aie jamais navigué avec des marins anglais, le règlement de la Compagnie interdisant leur recrutement, de même pour les Espagnols d'ailleurs, leur réputation de fort buveur de bière et d'eau de vie s'étend le long des côtes d'Afrique et d'Asie dans tous les ports et les bouges connus ! Je doute fort que ce thé, sauf votre respect mademoiselle Flora, devienne un jour leur boisson nationale ; laissez-moi rire, ah ah ah !

PIETERSZ : — Ah ah ah !

FLORA : — Et si la Compagnie des Indes commerçait du thé avec l'Angleterre, cela adoucirait assurément nos rapports ; n'est-ce pas monsieur le Directeur Van Horn ?

VAN HORN : — C'est ma foi vrai ! Voilà bien là la fille d'un esprit éclairé, mon cher Tulp !

DOCTEUR TULP : — Ce compliment me va droit au cœur, assurément cher Van Horn ; mais tout le mérite en vient à Flora elle-même, et à l'enseignement parfait de sa préceptrice, Dame Jeanne d'Artois ci présente.

JEANNE D'ARTOIS : — Je suis troublée et confuse par vos propos Docteur Tulp et je puis assurer qu'il ne peut y avoir bonne enseignante que s'il y a bonne élève. Bon sang ne saurait mentir.

VAN DER EIJCK : — A bon maître, bon élève ! Cela est vrai aussi...

AMIR : — Votre sentiment sur ce breuvage Docteur Tulp, quel est-il ? Vous n'avez encore rien dit.

DOCTEUR TULP : — Je partage l'avis de ma fille, le goût est intéressant. C'est une boisson tonique, sans aucun doute. J'aimerais étudier la composition de cette plante ; si elle possède certaines vertus médicinales, elle pourrait figurer dans mon prochain ouvrage de pharmacopée. Pouvez-vous m'en dire plus, Excellence, sur ses qualités ?

AMIR : — Selon l'avis de guérisseurs orientaux au savoir immémorial, cette boisson apaise l'esprit autant qu'elle servirait à combattre la migraine, la lassitude, les crampes, les aigreurs d'estomac et les problèmes de digestion. De nombreuses personnes avisées partagent cette opinion dans tout l'Empire ottoman.

DOCTEUR TULP : — Si cela s'avère exact, je ferai en sorte, en tant que médecin réputé de la Guilde des chirurgiens d'Amsterdam, de répandre cette panacée chez tous les apothicaires des Provinces Unies ! Mais cependant, il faudrait convaincre les Messieurs de relancer le commerce du thé à grande échelle et pour notre seul profit ! Mon rôle de bourgmestre au conseil municipal pourrait accélérer les choses... Qu'en pensez-vous mon cher Van Horn ?

VAN HORN : — Si vous êtes prêt à investir dans cette affaire de commerce de thé, je n'aurai aucune peine en tant que directeur de la Compagnie des Indes Orientales et l'un de ses 17 Messieurs à convaincre le Grand Conseil de vous suivre. Avoir l'aval d'un régent d'Amsterdam pour une entreprise d'envergure est déjà un gage de bénéfice pour nous tous, j'en suis certain !

FLORA (*En aparté avec Amir*) : — Les 17 Messieurs sont les dirigeants de la Compagnie des Indes Orientales et viennent de plusieurs cités des Provinces Unies. Monsieur Van Horn fait partie des huit d'Amsterdam.

AMIR : — Merci de vos charmants conseils belle Flora! Me voilà comme un aveugle recouvrant la vue !

Flora rit de contentement.

PIETERSZ (*En aparté*) : — La voilà qui rougit à la moindre de ses banalités ! Peste ! Un sérieux rival, ce Turc ! Prenons garde ! Jouons en ami avant de le traiter en ennemi comme il le mérite.

JEANNE D'ARTOIS : — Je reprendrais bien un peu de thé si cela peut me faire surmonter ma fatigue...

AMIR : — Vos désirs sont des ordres. Sélim !

Il frappe dans ses mains. Sélim accourt et sert à nouveau le thé selon le même rituel que précédemment. Il remplit tous les verres.

PIETERSZ : — Ces verres sont joliment faits ! Ils ressemblent au rubis ornant votre coiffe votre, euh,... seigneurie !

AMIR : — Ils proviennent de mon service à thé du palais de Topkapi. Leurs formes évoquent le calice de la reine des fleurs, la tulipe, symbole de notre lignée. Quant au rubis ornant ma coiffe, il fut taillé soigneusement afin d'épouser au mieux l'allure épurée d'une variété très prisée à Topkapi : l'aimée.

Il prononce les derniers mots en fixant Flora.

FLORA (*En aparté*) : L'aimée ! J'en soupire d'aise...

DOCTEUR TULP : —Vraiment votre Excellence ? Voilà qui pique ma curiosité.

PIETERSZ : — La mienne aussi ! votre Excellence, la mienne aussi !

DOCTEUR TULP : — J'avoue hélas ne point connaître cette fleur alors que l'une de mes marottes est précisément de pratiquer quelque peu l'herboristerie et d'étudier la botanique ; en toute modestie monsieur Van der Eijck, cela va de soi. La reine des fleurs ? Confirmez-vous les dires de votre, euh, maître, hem ! monsieur Van Der Eijck ?...

VAN DER EIJCK : —Assurément monsieur Tulp, assurément !

AMIR : —Maître Carolus est intarissable sur le sujet et plus d'une fois nous avons tous deux disserté abondamment sur les variétés des tulipes et la manière de les faire prospérer.

Se tournant à nouveau vers Flora

AMIR : — Leur beauté les rendent à nos yeux, nous, les Ottomans, d'une valeur inestimable. L'aimée est absolument parfaite; c'est l'Élue des élues !

VAN HORN : — Pardonnez mon impertinence Prince Amir, mais comment se fait-il que cette fleur si estimée, si prisée dans votre pays ne fasse l'objet de commerce avec l'Europe ?

PIETERSZ : — Surtout si elle est si inestimable que vous le dites, Excellence ! Serait-elle gardée à l'abri des regards telle une belle femme par son époux jaloux ? Ah ah ah !

JEANNE D'ARTOIS : — Un peu de tenue, voyons Pietersz !

FLORA : — Pardonnez mon cousin votre Excellence, la délicatesse n'est point son fort !

AMIR : — Si la métaphore de votre cher cousin n'est point subtile, elle n'en est pas moins pertinente.

PIETERSZ : — Plaît-il ?

AMIR : — Cette divine fleur provenant de lointaines contrées de notre empire ne sort pas des jardins de Topkapi. Enfreindre cette loi, c'est offenser le Sultan au péril de sa vie, n'est-il pas vrai Maître Van Der Eijck ?

VAN DER EIJCK (*sursautant comme pris en faute*) : — Assurément votre Altesse, assurément ! Hem...

DOCTEUR TULP : — La mort pour avoir dérobé une fleur ? N'est-ce pas un châtement bien cruel, sauf votre respect votre Excellence ?

AMIR : — Cette fleur symbolisant la puissance ottomane est un trésor royal uniquement réservé au Sultan depuis Soliman le Magnifique. Qui vole le trésor d'un roi de n'importe quelle partie du monde rejoint ses ancêtres sans coup férir.

DOCTEUR TULP : — Nous n'avons pas de roi mais la loi condamne à mort le voleur, c'est entendu !

RIJKENS : — N'arrive t-il jamais que ces fleurs arrivent par mégarde dans la soute d'un bateau chargeant des balles de denrées diverses dans le port de Constantinople ? Il arrive parfois de trouver des curiosités mêlées involontairement au fret, quand ce n'est pas un animal exotique s'invitant à bord comme passager clandestin ! Je pourrais vous citer maints exemples tel cet homme-singe retrouvé à demi-mort dans la cale au retour d'un voyage à Batavia et que de prime abord je pris pour un de ces sauvages sanguinaires qui pullulent dans

l'océan Indien. Mon cher Tulp, quand ce monstre mourut peu après, vous lui avez vous-même ouvert le ventre pour savoir de quoi il retournait ! Ah quelle affaire !

DOCTEUR TULP : — Je m'en souviens parfaitement ! J'en ai même fait un croquis que je publiais et qui fit sensation; jamais en effet on n'avait pu observer pareil primate sur le continent... L'orang-outan, l'homme sauvage ainsi nommé par les indigènes connu seulement par oui-dire en Europe avant cette extraordinaire découverte !

FLORA : — Je m'en souviens aussi parfaitement, père ! Vous l'aviez nommé le Satyre Indien ! Qu'un monstre pareil existât emplit mes nuits de cauchemars de petite fille ! Aujourd'hui, je rêverais d'en rencontrer, ainsi que d'autres êtres extraordinaires, sous bonne escorte bien entendu !

PIETERSZ : — Voilà des idées fâcheuses pour une jeune fille bien née ! Partir à l'aventure dans des contrées inconnues, vous n'y pensez pas !...

FLORA : — Peu ou prou connues, vous resterez attaché sur votre rocher comme une moule plutôt que d'oser prendre la poudre d'escampette vers de nouveaux horizons mon pauvre Yohann !

RIJKENS : — Tout le monde n'a pas le pied marin, curieux pour un Batave, non ? Ah ah !

PIETERSZ : — Le plancher des vaches me suffit amplement. Il en faut bien qui reste pour accueillir ceux qui sont partis.

JEANNE D'ARTOIS (*Fixant Van Der Eijck*) : — Sans l'espérance d'un retour, la fleur se fane abandonnée de son jardinier !

Van Der Eijck mal à l'aise joue avec son chapeau, le réajustant sur sa tête.

PIETERSZ : — Plaît-il ?

DOCTEUR TULP (*Se levant, l'air agité, montrant du doigt le Commodore*) : — Les bulbes inconnus du sac de poivre, Rijkens !

RIJKENS : — Oui ?

VAN HORN : — Ceux trouvés à votre retour du Levant l'automne dernier, voyons Commodore !

PIETERSZ : — Grâce à ma perspicacité, admettez-le, Commodore, vous aussi monsieur le directeur, n'est-ce pas mon oncle ?

Les trois hommes interpellés maugréent un assentiment inaudible.

DOCTEUR TULP : — Pardonnez mon agitation votre Excellence, mais par extraordinaire, un mystère pourrait bien être éclairci à l'aide des compétences de monsieur Van der Eijck ci-présent! *On peut lire bien des livres et n'avoir pas la science d'Alexandrie.

Il se dirige vers un secrétaire qu'il ouvre fébrilement, farfouille nerveusement dans un tiroir. Il fait signe à ses hôtes de se rasseoir. Seuls Pietersz et les femmes n'ont pas bougé.

— Je jurerai l'avoir mis là !...Ah ! le voilà !

Il déplie un papier qu'il étale soigneusement sur la table basse après avoir repoussé sans ménagement couverts et service à thé sous le regard surpris ou inquiet de l'assistance.

— Excellence Amir, maître Carolus, voici la description exacte dessinée par mes soins des quatre bulbes qui échurent dans une balle de poivre provenant des cales d'un bateau de notre estimé Commodore de retour du Bosphore ! Je décortiquai soigneusement l'un d'eux, laissant derechef les trois autres en repos dans une plate-bande de mon jardin sous une couche de bonne terre. Quant à l'oignon étudié sous mon scalpel, une malencontreuse action chimique de ma part le détruisit irrémédiablement. Ne me reste que ces croquis parfaits; admirez la coupe longitudinale de ce spécimen! dont je flatte l'exacte ressemblance en tous points, je puis vous l'assurer!

VAN HORN : — Nous vous croyons sur parole cher ami, je l'avoue, j'ai hâte que cette histoire trouve enfin une issue !

PIETERSZ : — Moi de même monsieur le directeur, moi de même !

RIJKENS : — Il est vrai jeune homme que vous aviez bien souffert de votre découverte, atchoum !atchoum ! et les yeux qui piquent et la tête qui tourne ! uh uh uh !

PIETERSZ : — Que nenni monsieur, que nenni ! hem !...

VAN HORN : — Allons mon ami, un peu de tenue je vous prie, vous voyez bien que vous embarrassez le jeune protégé de notre cher hôte, et par là-même notre cher hôte lui-même!

DOCTEUR TULP (*haussant les épaules, dédaigneux*) : — Nullement cher ami, nullement !

AMIR : — Mes yeux n'osent y croire. Ces bulbes ressemblent fort à ceux de la reine des fleurs ! Est-ce possible maître Carolus ?

Van Der Eijck prends son temps, scrute un moment les détails du croquis, levant le papier devant ses yeux comme le faisaient le docteur Tulp et ses compagnons avec les oignons à la scène 1.

VAN DER EIJCK : — Docteur Tulp, il ne fait aucun doute que la ressemblance avec un bulbe de tulipe est frappante de réalisme. La coupe longitudinale retranscrite ici est remarquable, d'autant plus que je l'ai pratiquée moi-même à maintes reprises. Le voile est levé : il s'agit assurément de beaux spécimens de diverses variétés de tulipes en provenance de Topkapi. Si vos précieux bulbes enterrés à l'automne, comme il se doit ! croissent normalement en ce début de printemps, vous aurez bientôt une vraie petite fortune entre vos mains docteur !

Regardant Jeanne d'Artois

— Je serai ravi de vous offrir mes services...

Regardant le Docteur Tulp

— ...de botaniste jusqu'à la floraison de vos tulipes...Hem !

PIETERSZ : — Hourra ! euh...pour la levée du voile, naturellement !

FLORA : — Naturellement ! peuh !...

DOCTEUR TULP : — Vous m'en voyez ravi monsieur Van Der Eijck, vraiment ravi, oui !...

Il se lève, l'air agité, tenant ses croquis d'une main tremblante, les regardant en souriant benoitement, poussant des borborygmes, des Ah !, Eh ! devant l'air inquiet de Flora et de Jeanne d'Artois, l'air amusé et curieux de ses hôtes.

FLORA : — Père ?

DOCTEUR TULP : — Tout va bien ma chérie, tout va très bien ! Votre Excellence, si j'osais, j'aurais une requête quelque peu impertinente à vous mander...Accepteriez-vous de loger sous mon toit avec vos serviteurs le temps qu'il vous plaira dans cette humble demeure bien trop vaste pour ma seule personne, ma fille et mes gens ? Nous avons tant à échanger !

AMIR et FLORA (*Ensemble*) : — Merveilleux !

PIETERSZ : — Plaît-il ?

Le Docteur Tulp se rue sur le cordon et le secoue en tous sens faisant accourir ses serviteurs.

DOCTEUR TULP : — Tous ensemble fêtons plus dignement notre rencontre ! Mes braves serviteurs, allez chercher dans les meilleures échoppes de l'Amstel du fromage de Hollande, le meilleur des Provinces Unies, et ramenez aussi des légumes pour faire une bonne potée et deux ou trois chapons bien gras...et, hem ! un tonnelet de bière et trois bouteilles de vin français ! Une fois n'est point coutume !... Cela devrait suffire, hem ! *Car trop manger est nuisible de toutes les manières. Cela épaisse le cerveau, endurecit le cœur, annihile les facultés intellectuelles, attire le sommeil et la paresse et enlève jusqu'à la dernière énergie...Ah ah !

Il finit son laïus en mettant ses mains sur les épaules de ses amis Van Horn et Rijkens

VAN HORN (*Riant*) : — Vous me surprendrez toujours mon cher Nicolaes ! Ah ah !

RIJKENS : — Merveilleux !

AMIR et FLORA (*Ensemble*) : — Merveilleux !

JEANNE D'ARTOIS (*Se levant précipitamment, une main sur le cœur*) : — Veuillez bien vouloir m'excuser, je me sens encore bien faible ; il est temps pour moi de me retirer sans délais dans mes appartements. Prince Amir...

Elle fait maladroitement une révérence à Amir qui la soutient en prenant galamment son bras, puis sort prestement, jetant un regard sévère à Van Der Eijck qui se détourne d'elle, honteux. Tout le monde est debout, sauf Pietersz qui semble bouder, Amir et Flora se souriant face à face l'un près de l'autre, presque à se toucher, semblant être seuls au monde... Van Horn se rapproche de Van Der Eijck qui s'isole de nouveau devant le grand tableau.

VAN HORN : — Pardon monsieur, votre nom ne m'est pas inconnu. Cependant, il pourrait bien avoir maldonne de ma part ; en effet, l'homme auquel je pense fut porté disparu lors d'une expédition dans l'océan Indien, plus de vingt années déjà...

VAN DER EIJCK : — Vous dites vrai monsieur, il n'y a point maldonne de votre part, je puis vous l'assurer...

La scène s'achève avec l'arrivée des serviteurs chargés de victuailles, dans un joyeux brouhaha.

ACTE I SCENE 4

JARDIN DU DOCTEUR TULP, AMSTERDAM

VAN DER EIJK, JEANNE D ARTOIS,

La scène se passe dans le jardin de la maison du docteur Tulp. Jeanne d'Artois taille des rosiers. Van Der Eijck l'y rejoint, tête basse, chapeau à la main. Jeanne d'Artois feint de l'ignorer.

VAN DER EIJCK : — Holà Dame Jeanne, par pitié !...Cessez de me fuir, je vous en prie !...Ne me tournez pas le dos !...ne me laissez pas dans mes tourments comme vous le faites depuis mon arrivée, dix jours de cela !...

Jeanne d'Artois se retourne lui faisant face, furibonde

JEANNE D'ARTOIS : — Dix jours dites-vous ? Ah le pauvre homme ! Que de tourments insurmontables ! Pauvre de vous ! Pauvre de vous !

Elle rit, elle pleure, tantôt tournant autour de lui, tantôt arpentant le jardin d'un côté et de l'autre.

JEANNE D'ARTOIS : — Que connaissez-vous de ces innombrables tourments causés par l'absence de l'être aimé chaque heure de chaque jour de chaque semaine qui passe dans l'ignorance de son état, de ses souffrances ?

VAN DER EIJCK : *(Tout bas)* — Je ne le sais que trop, croyez-le bien ma chère Jeanne...

JEANNE D'ARTOIS : — Par amour pour vous, je vous ai laissé à votre rêve : partir loin de moi vers ces Indes Orientales assouvir votre curiosité de naturaliste pour le bénéfice de la Compagnie, pour le malheur de mon âme, de mon cœur abandonné !...

VAN DER EIJCK : *(Tout bas)* — Je ne le sais que trop, croyez-le bien ma chère Jeanne...

JEANNE D'ARTOIS : — Chaque jour j'arpentai les quais du port d'Amsterdam, scrutant l'horizon, et je murmurai au vent des mots d'amour pour qu'il vous les déposât au creux de l'oreille. J'envoyai des baisers aux nuages sombres qui croiseraient votre route afin que leurs pleurs déversés sur votre équipage soient le transport de mon chagrin inconsolable. Chaque nuit dans mes draps mouillés de larmes, je priai pour que vous épargnent les monstres marins, que passent au large les pirates, que vous ignorent les tempêtes.

VAN DER EIJCK : — Hélas ma promesse, hélas !...Le destin nous était contraire...

JEANNE D'ARTOIS : — Ma promise dites-vous ? Ma promise !...

Elle le frappe sur son pourpoint de toutes ses forces. Il recule ; ils se font face, elle tout de colère, lui, tout penaud, semblant résigné, se protégeant avec son chapeau.

JEANNE D'ARTOIS : — Comment osez-vous encore employer ce terme à mon égard ! Ma promise ! Vous deviez partir pour vingt mois, deux ans tout au plus, le prix de votre promesse afin de célébrer nos épousailles dès votre retour !...Mon père qui espérait en vous le fils qu'il n'a jamais eu vous avait accordé ma main avec un empressement qui cachait une santé bien plus fragile que je ne le pressentais...Lui qui vous a enseigné les humanités à l'université de Leyde, lui à qui vous devez votre passion pour la botanique pratiquée en ces lieux honorables, en secret se rongait les sangs devant mon désarroi, adressait à Dieu chaque soir la même prière pour votre sauvegarde. *Que Dieu préserve dans sa miséricorde notre bon Carolus dans cette expédition aux confins du monde !* psalmodiait-il après avoir rompu le pain du souper.

VAN DER EIJCK : — Dieu ! Que de souffrances partagées !

JEANNE D'ARTOIS : — Vint enfin le jour tant espéré, celui de votre retour ! Lorsque la nouvelle de la venue de votre bateau au large du port de Texel fut avérée, nous courûmes mon père et moi, que dis-je ? nous volâmes vers le quai d'arrivée, le cœur gonflé de bonheur de vous voir enfin, de vous enserrer fortement dans nos bras si avides de vous embrasser !...Vous toucher, vous sentir, enfin !...enfin !...las, nos bras se refermèrent sur du vide emplit des murmures d'un vent mauvais nous annonçant votre disparition, votre mort probable...Celle de mon père survint trois mois plus tard me laissant dans le désarroi de la solitude et de l'incertitude...

VAN DER EIJCK : — Ah mon Dieu ! Ah mon Dieu !

JEANNE D'ARTOIS : — *La flamme de l'absence ravage notre cœur, et elle réduit en cendres la patience et le repos. Eussé-je été papiste, peut-être aurais-je fini mes jours ternes au fond d'un couvent, loin de ce monde de désespérance abandonné de Dieu, dans le silence précurseur des ténèbres de la nuit éternelle que je devinais proche...Un jour de détresse insupportable alors que, pauvre hère fantomatique, j'arpentais les quais, je priai les eaux des canaux de l'Amstel de me recouvrir de leur sombre linceul...Mais la Providence ne l'a pas voulu ainsi ! Un brave pasteur me secourut au seuil du trépas, me prit à son service, me redonna sinon le goût de vivre, du moins celui de ne point vouloir mourir. Sa charmante épouse travaillait comme aide chez le docteur Tulp. A la mort prématurée de la mère de Flora, par mon éducation élevée fut recommandée ma présence en cette maison par la grâce du bon pasteur et de son épouse...Je me donnai corps et âme à mes devoirs et à la satisfaction de voir pousser une fleur aussi délicate et sensible que la chère enfant, mon cœur tout occupé d'elle n'avait point de place ni pour une amourette passagère, ni pour un mariage convenable. Fidèle

à votre souvenir, je repoussai maintes propositions qu'en d'autres temps je me serais empressée d'accepter, eu égard à ma triste expérience...

VAN DER EIJCK : — Fidèle ! Ah ! Mon Dieu ! Fidèle !

JEANNE D'ARTOIS : — *Le temps fait oublier les douleurs, éteint les vengeances, apaise la colère et étouffe la haine ; alors le passé est comme s'il n'eût jamais existé...Ne vous méprenez pas, Maître Carolus ! Il en est de même de notre amour. Il n'a jamais existé !

Elle s'apprête à partir, mais Van Der Eijck la retient par le bras, s'oppose à son départ, outré, avec véhémence.

VAN DER EIJCK : — Que vous ne puissiez plus m'aimer, je n'en doute point, hélas ! mais ayez du moins la bonté d'écouter la plainte d'un homme à la destinée brisée ! Vous n'êtes pas seule à avoir souffert mille maux de l'absence de l'être aimé!

Il crie de douleur effrayant Jeanne d'Artois qui recule, puis acquiesce silencieusement à sa demande.

VAN DER EIJCK : — Les prières de votre cœur aimant, de l'âme charitable de votre père m'ont accompagné et protégé jusqu'aux abords du Cap de Bonne Espérance où nous subîmes une forte tempête. L'autre nom de ce lieu n'est-il pas précisément le Cap des Tempêtes ? Nul doute qu'il fut donné à bon escient par les navigateurs portugais...Nous y fîmes escale près d'un mois, retardant de semaine en semaine notre départ tant la colère des océans qui s'affrontaient au large nous clouait en ces rivages. Nous fûmes accueillis par une curieuse peuplade habituée au commerce avec les navires qui font escale en ce lieu surnommé par les marins la Taverne de l'Océan. Les Hottentots échangeaient leurs bœufs et leurs moutons pour une poignée de clous, d'anneaux de fer, de plaques de cuivre dont ils étaient très friands ! J'en profitai pour explorer l'endroit, véritable jardin d'Eden pour un jeune naturaliste parti à la découverte du monde ! Que de merveilles inconnues sous nos cieux regorgeaient dans ce paradis où, à chaque découverte d'une nouvelle plante, j'associai vôtre nom ! Je remplissais mes carnets de dessins de fleurs exquises, en cueillais des brassées que je faisais sécher afin d'agrémenter l'herbier que j'ambitionnai ! Aidé du mousse qui me suivait pas à pas, riche fut ma collecte que je rêvais de vous faire découvrir chaque soir dans mes prières ! J'espérai aussi atteindre cette montagne curieuse sans pics aucuns qui barrait le ciel d'une ligne d'horizon, comme une immense table posée sur une prairie. Sans la présence d'esprit de soldats qui nous escortaient, nous aurions achevés notre vie dans l'estomac d'un lion féroce surgit des hautes herbes où nous nous étions imprudemment avancés. Les cris et le bruit du mousquet tirant en l'air chassèrent l'importun ; nous en fûmes quittes pour une belle peur, ha-ha ! Ô que j'eusse aimé partager ces aventures avec vous, ma mie !

JEANNE D'ARTOIS : — Il suffit ! Cessez-là vos familiarités voulez-vous ; et poursuivez sans fioritures ; je n'entends présentement que péripéties communes de marins et de voyageurs !

VAN DER EIJK : — Qu'il en soit fait ainsi selon votre volonté ! Hem ! Nous partîmes enfin les cales pleines de vivres, de rations d'eau, et de quelques petits animaux exotiques mis en cage par mes soins que je comptais étudier tout le long du voyage comme ce drôle d'oiseau qui ne vole pas, marche sur deux pieds en se dandinant, vêtu de blanc devant, de noir derrière, comme s'il portait un plastron recouvert d'une tunique. Ah ! Ah !...Pardon...Hem ! Le capitaine décida de longer la côte africaine vers le Nord en passant au large de Madagascar avant de filer plein Est vers l'archipel Malais. Hélas, les vents nous furent contraires ! Nous subîmes l'assaut d'un typhon qui nous dérouta vers le golfe de Berbera où nous échouâmes avec fortes avaries. Au bout d'une semaine, n'y tenant plus malgré les conseils de prudence avisés du capitaine et de marins expérimentés qui avaient déjà vogué dans les parages, aveuglé par ma curiosité insatiable, j'entraînais avec moi le fidèle mousse hors du camp de fortune monté à la hâte sur la plage et franchit les premières dunes en direction de la Mer rouge. A moins d'une demi-lieue à vol d'oiseau de notre campement, alors que nous suivions des autruches, ces drôles d'oiseaux grands comme un homme qui ne volent pas mais courent à la vitesse d'un cheval, nous fûmes assaillis par une horde de Bédouins hostiles montés sur des dromadaires surgis de nulle part. Leurs cris féroces firent détalier l'unique soldat de notre escorte qui s'enfuit sans demander son reste, nous abandonnant, le malheureux mousse et moi, à un bien triste sort !

Il pousse un hurlement de terreur qui fait frémir de peur Jeanne d'Artois, qui, saisie d'effroi à son tour, pousse un cri, les mains oppressées sur sa poitrine.

VAN DER EIJK : (*Se précipitant vers elle qui recule d'un pas*) — Pardonnez-moi ma m...dame, loin de moi de vouloir vous effrayer !

JEANNE D'ARTOIS : — Poursuivez je vous prie ! Sans fioritures mais sans oublis non plus.

VAN DER EIJK : — Fort bien !

JEANNE D'ARTOIS : — Puisque vous avez commencé, je tiens à tout connaître de vos errances.

VAN DER EIJK : — Fort bien ! Jan, le jeune mousse, que Dieu ait son âme ! et moi-même furent emportés de force à travers le désert, chacun attaché à la queue d'un dromadaire, longeant la mer Rouge à quelques jours de marche de là. Nous rejoignîmes la tribu de nos ravisseurs, fiers d'exposer des mécréants aux quolibets de leurs coreligionnaires ! Nous nous retrouvâmes avec nombre d'autres malheureux ; des hommes et des femmes et des enfants à la peau noire, enchaînés les uns aux autres. Notre destinée ne faisait aucun doute ; nous

serions tous vendus comme esclaves en terre d'Arabie ! Notre caravane arrivée en Abyssinie, tous les enfants de moins de quatorze ans furent châtrés. Jan n'y échappa point malgré mes véhémentes protestations...Les barbares !

Il hurle. Jeanne d'Artois se retient de crier en se couvrant la bouche des deux mains.

VAN DER EIJCK : — Nombre d'entre eux meurent d'infection après de grandes souffrances ! Jan, que Dieu ait son âme ! ne survécut pas à pareille ignominie. Un mois d'agonie ! Ses cris, ses lamentations m'ont hantés de longs mois après qu'il fût rappelé par le Seigneur ; me hantent encore parfois certaines nuits d'abattement...

JEANNE D'ARTOIS : (*Sanglotant*) — Poursuivez, je vous en prie !

VAN DER EIJCK : — Je fus vendu telle une denrée rare trouvée auprès d'un marché aux épices. Pensez donc ! Un captif Blanc de ma qualité de ce côté-ci de l'empire Ottoman, dans la corne de l'Afrique ! Un marchand venu de Constantinople m'acquiesça de haute lutte. Je devins officiellement esclave de la Sublime Porte ! Après un long voyage, nous arrivâmes en vue du Bosphore. Je fus à nouveau vendu ; cette fois là à un dignitaire du palais. C'est ainsi que je fis mon entrée à Topkapi !

JEANNE D'ARTOIS : — Ne semblait-il pas d'usage de demander une rançon en bonne et due forme si la bonne fortune des ravisseurs leur offrit dans leur rets une personne de qualité, comme vous dites ? Hum ?

VAN DER EIJCK : — C'est que...

JEANNE D'ARTOIS : — Plaît-il ?

VAN DER EIJCK : — ...Je devins rapidement un esclave protégé eu égard à mes prédispositions partagées avec le sultan lui-même pour les fleurs et le jardinage, sa marotte !...

JEANNE D'ARTOIS : — N'avez-vous point eu l'opportunité de vous évader pendant toutes ces années ? Vous semblez avoir eu quelques libertés si j'en juge par vos affinités avec le jeune prince Amir !

VAN DER EIJCK : — Certes, certes ! Mais si l'on peut déambuler presque à sa guise entre ses murs, Topkapi n'en reste pas moins une prison pour tout esclave. Une prison dorée peut-être, mais une prison toujours...

JEANNE D'ARTOIS : — Si j'en crois les récits contés par le prince Amir à ma chère Flora, vous voyageâtes bien au-delà des jardins du palais, bien au-delà des murs de Constantinople même ! Sous bonne escorte sûrement, un homme de votre qualité !

VAN DER EIJCK : — C'est que...

JEANNE D'ARTOIS : — Il dit aussi que vous partagez les goûts littéraires et artistiques en usage dans l'empire Ottoman, que vous lui apprîtes vous-même des contes célèbres en usage en ces contrées, tel un bon précepteur envers son élève !

VAN DER EIJCK : — C'est que...Certes ! Hem ! Comme il sied à tout bon précepteur..Hem hem !

JEANNE D'ARTOIS : — Et cela depuis sa plus tendre enfance ! Pareillement, au détour d'une promenade dans le jardin ou d'une dégustation de thé, devenu le breuvage préféré de Flora, le jeune prince pressentant la soif de connaissance de ma protégée qui n'en fait point mystère, lui narre les histoires merveilleuses d'une certaine Shéhérazade...

VAN DER EIJCK : — Shahrazade, c'est plus juste.

JEANNE D'ARTOIS : — ...qui durent mille et une nuits !

VAN DER EIJCK : — C'est la pure vérité ! Des textes remarquables qui mériteraient d'être colportés dans toutes les cours d'Europe !

JEANNE D'ARTOIS : — Que ne les traduisiez-vous pas vous-même ? Un homme de votre qualité !

VAN DER EIJCK : — Laissons la postérité à un autre que moi ! Mes études en botanique me suffisent et me contentent amplement !

JEANNE D'ARTOIS : — *Quel galant homme vous faites !

VAN DER EIJCK : (*Avançant imprudemment vers elle*) — L'auriez-vous oublié ? Rappelez-vous quand je vous contai fleurette lors de promenades en barque dans les canaux de l'Amstel...

JEANNE D'ARTOIS : — Il suffit, monsieur ! Restez à votre place, éloignez-vous de moi sans délais ou bien je crie et suscite un scandale ! Vous m'abandonnâtes sur le bord d'un quai, vous brisâtes notre serment d'amour faisant fi de votre promesse ! Vous avez préféré prêter serment d'allégeance au grand Turc plutôt qu'à mon cœur, sans jamais envisager une seule fois votre retour, par une obscure raison peut-être que j'ignore, puis vous réapparaissez vingt années plus tard sans prévenir, surgit d'un passé que j'avais enfin enseveli dans les oubliettes de mon âme ! Et par un curieux signe du destin, nos deux protégés s'amourachent l'un l'autre ! Ne protestez pas ! Il faudrait être aveugle pour ne pas s'en apercevoir ! J'ose espérer que vous n'encouragez pas cette idylle naissante. Que croyez-vous que le jeune prince décidera quand sonnera l'heure de son retour auprès de son oncle le grand sultan ? Cela doit cesser pour le bien de tous ! Leur destinée ne peut être commune sans le déracinement de l'un ou de l'autre au prix de grandes souffrances ! En sus, je ne me vois pas supporter les confidences de Flora de mille et une autres nuits !

VAN DER EIJCK : — Jeanne, par pitié !

JEANNE D'ARTOIS : — Vous vous oubliez Maître Carolus ! Ne comprenez-vous que notre amour passé n'a jamais existé ?

Elle sort laissant Van Der Eijck abattu et prostré. Il gémit et pleure.

VAN DER EIJCK : — Ma Jeanne ! ma mie ! ma promise !...

ACTE I SCENE 5

JARDIN DU DOCTEUR TULP, AMSTERDAM

FLORA, AMIR, PIETERSZ

Flora munie d'un sécateur ou d'une binette entretient le jardin, caresse des roses écloses, l'air joyeux murmurant des notes gaies. Elle s'arrête entre deux plants et soupire bruyamment. Elle semble rêver, plongée dans un beau songe. Elle soliloque. Elle ne voit pas Amir qui arrive, les bras chargés d'une plante avec son bulbe cachée derrière son dos et qui l'écoute avec ravissement.

FLORA : — Dame nature le dit : la saison des amours est propice aux aveux d'amoureux qui s'ignorent! Tôt ce matin, mon prince vient me rejoindre dans ce beau jardin choyé par mon père avant de partir trois jours en mission diplomatique au près du gouvernement des Provinces Unies. Mon père !...Ce jardin, il l'aime plus que moi je crois ! Mais comment lui en tenir rigueur devant tant de splendeurs écloses et d'autres merveilles à venir ? Ces tulipes qu'il a plantées là gardent encore clos leurs magnifiques pétales colorés. Bientôt ils nous révéleront enfin leur beauté princière ! Ils n'auront d'égal que la beauté d'Amir, pour qui mon cœur brûle de désirs inavoués ! Tout comme lui, j'en suis certaine ! Enfin, je le crois...Ah mauvaise bête ! Pourquoi ce vague à l'âme si soudain ? Chasse-là tes maudites pensées, car *voici le printemps qui revient avec le charme des roses !

Elle hume et caresse une rose. Amir se découvre enfin. Il tient d'une main un bouquet, de l'autre il caresse une rose.

AMIR : — Regarde leurs joues fraîches, et la plante amère de la tristesse sera déracinée de ton cœur !

FLORA : — Amir ! Mon Princ...votre excellence est-elle là depuis peu ? Ô mon dieu !...

AMIR : — Assez pour oser délivrer mon cœur de son secret enfoui depuis une demi-lune, quand mes yeux effarés se sont posés sur toi, ma Flora !

FLORA : — Ô mon dieu !...Qu'as tu...Qu'avez-vous là Excellence? Ne serait-ce pas une tulipe ?

AMIR : — Présentement ! C'est l'Aimée, la reine des tulipes ! Elle est l'image de l'amour éternel qui unit deux êtres que la mort elle-même ne peut séparer ! Sa couleur écarlate

représente le sang d'un prince qui se mutila au souvenir de sa promesse qu'il crût partie au ciel. Quand ses longs pétales s'ouvriront d'ici quelques jours, leur éclat proclamera les flammes brûlantes de ma passion ! Et son bulbe enrobé de terre n'est autre que mon cœur en cendres que je dépose entre tes mains. Allons la replanter près de ses sœurs alanguies loin de leur patrie mais venues là portées par l'espérance d'une terre pleine de promesses !

Il dépose le bulbe en bordure, puis s'agenouille et prend une binette. Flora fait de même. Ils plantent la tulipe près des autres.

FLORA : — Merveilleux ! Est-ce un songe ou suis-je bien éveillée près de l'amant rêvé ? Son cœur dit-il vrai ? Parle si tu n'es un mirage sorti d'un conte des Mille et Une Nuits !

AMIR : — *Interroge mon cœur et il te dira que la foudre a déclenché le feu, et que ce feu d'amour a consumé mon âme. J'interpelle mon âme ! Elle me dit : Qu'y puis-je ? C'est la faute des yeux ! Lors, je dis à mes yeux : Vous, au sombre regard, vous qui avez péché, tout est de votre faute si ma belle âme est folle !...

FLORA : — Ce n'est pas un rêve ! Seigneur !...Sais-tu ô mon beau Prince, *que sans toi, mon cœur ne reste pas un instant joyeux, mais dès que j'aperçois ton visage, mes chagrins disparaissent !

AMIR : — *Ô rose, je te remercie d'avoir fleuri comme le rêve de mon cœur. Ne dédaigne pas le rossignol malade d'amour !

Il se pique à une rose en se relevant.

FLORA : (*Se relevant*) — Mon Seigneur saigne !

AMIR : — *Pour l'amour d'une rose, le jardinier est le serviteur de mille épines.

Flora prend sa main blessée entre les siennes et la baise en suçant le sang. Ils restent ainsi mains dans les mains, se dévorant des yeux jusqu'à la fin de la scène.

AMIR : — *Tes cheveux tombent sur ton visage en boucles ondoyantes ; on dirait les roses et les jacinthes mêlées en fraîches guirlandes. Lorsque tu sépares les cheveux de tes nattes, on trouve un cœur suspendu à chaque fil.

FLORA : — *Chaque matin, la rosée accable les tulipes, les jacinthes et les violettes, mais le soleil les délivre de leur brillant fardeau. Chaque matin, mon cœur est plus lourd dans ma poitrine, mais ton regard le délivre de sa tristesse. *L'amour réjouit comme le rayon de soleil après la pluie.

AMIR : — *Existe-t-il un ciel qui possède un soleil plus beau que ton visage ? Existe-t-il un jardin possédant une fleur égale à ta beauté ? *Que ta beauté ne cesse de s'accroître ! Que ta joue aux fraîches couleurs, pareille à la tulipe, ne cesse de réjouir mes yeux !

FLORA : — Existe-t-il âme aussi pure sous le ciel de Hollande capable d'une telle leçon d'amour?

AMIR : — *La violette est jalouse du parfum de tes tresses, et, devant la fleur épanouie de ton sourire, le bouton de rose déchire ses pétales. Ô rose dont le parfum m'enivre, ne laisse pas ainsi mourir ton rossignol, chantre inlassable de ta beauté. T'aimer, c'est la destinée écrite sur mon front. La poussière de ton seuil est mon paradis, ta joue radieuse ma seule joie, ton plaisir mon repos.

FLORA : — L'amour est un mendiant qui cache un trésor dans ses guenilles et celui qui demande l'aumône peut gagner une couronne.

AMIR : — L'égarément où me jette l'ivresse, et le délire de mon amour pour toi, ne quitteront pas ma tête tant que je ne l'aurai pas inclinée jusqu'à la poussière que ton pied foule. Ta beauté est une corbeille de fleurs, et Amir aux chants si doux est ton rossignol.

FLORA : (*Réprimant un sanglot*) — Non, il ne peut exister d'autres âmes sous le ciel de Hollande, ni dans toutes les Provinces Unies, ni sous d'autres cieux de la Terre entière aux mots d'amour si purs ! Ô Amir, je t'aime, je suis à toi mon Prince charmant !

AMIR : — Par le bon génie de la lampe d'Aladin ! Jamais je n'aurais espérer pareille liesse dans mon cœur !...*Est-ce une larme à tes cils ? Est-ce un rossignol qui chante ou ton amant désolé ? Les baisers de l'aurore viennent de réveiller la terre. J'attends que tu m'arraches aussi de mon néant et que tu m'inondes de lumière.

Leurs lèvres se touchent presque. Alors qu'ils vont échanger un baiser, ils s'arrêtent brusquement, dérangé par un bruit suspect.

FLORA : — Entends-tu ? Séparons-nous avant que l'on nous surprenne ! Notre amour se doit d'être caché, je le crains !...

AMIR : — Je te fais la promesse, ô ma Flora, ma lumière ! qu'il se dévoilera au jour de l'éclosion de la reine des fleurs au retour de mon entrevue, je te l'assure mon amour, ma vie ! Ce jour béni entre tous, je déclamerai ma flamme à ton père et lui réclamerai ta main. Par le grand Soliman, je le jure sur la tête de mes ancêtres !

Ils se séparent, s'envoyant des baisers de loin, chacun quittant la scène d'un côté opposé. Surgit alors Yohann Pietersz caché au fond du jardin. Il se saisit d'une binette laissée là et déterre soigneusement les tulipes.

PIETERSZ : — La voie est libre ! Le Turc parti quelques jours pour ses ambassades, ma chère Flora et sa vile gouvernante accompagnant mon cher oncle dans une tournée d'inspection pour une journée entière, j'ai tout loisir d'aller et venir à Haarlem avec ce trésor. Mais d'où bien, que diable, peut provenir ce bulbe ?...Certainement pas des cales des navires du Commandeur de retour du Levant ! Ah ! Ah ! Ah !...J'éclaircirai ce mystère en son temps.

Profitons de l'instant présent. A moi la richesse ! A moi la célébrité ! A toi Amir ;
Flora...Jamais !

**SI LA SUITE VOUS INTEREERESE, MERCI DE CONTACTER L'EDITEUR OU DE
COMMANDER L'OUVRAGE EN LIBRAIRIE**